

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin  
de  
l'Académie Royale  
de  
Langue et de Littérature Françaises  
1974

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADEMIES

## SOMMAIRE

### **La chambre de la tour**

Communication de M. Charles Bertin à la séance mensuelle du 15 janvier 1974 .....	5
--------------------------------------------------------------------------------------	---

### **Simone de Beauvoir et la « situation » de la femme**

Communication de Mgr Charles Moeller à la séance mensuelle du 9 mars 1974 .....	20
------------------------------------------------------------------------------------	----

### **Pour les 90 ans de Marie Gevers .....**

Allocution de M. Georges SION .....	49
Allocution de M. Pierre FALIZE .....	55

### **Les Midis de la Poésie ont 25 ans**

Allocution de M. Marcel THIRY .....	58
-------------------------------------	----

## **CHRONIQUE**

Séances mensuelles de l'Académie .....	64
Informations .....	65
Catalogue des ouvrages publiés .....	66

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre  
par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm,  
réservées pour tous pays.

## La chambre de la tour

**Communication de M. Charles BERTIN  
à la séance mensuelle du 15 janvier 1974**

(extrait d'un roman inédit)

Depuis quelques jours, un été aveuglant et torride s'est abattu sur l'île. Nos statisticiens en font toute une affaire. Ils m'ont demandé audience tout à l'heure. J'ai vu surgir trois porteurs de registres qui m'ont exhibé avec une solennité de conspirateurs les colonnes de chiffres où ils comptabilisent depuis le temps du grand Éclair la hauteur des marées, le débit des rivières et les humeurs des saisons. Je me suis penché sur des graphiques où la courbe vermillon des températures et le tracé indigo des pluies dessinaient sur la page des entrelacs assez agréables à l'œil. On m'a présenté l'auteur de ces transpositions poétiques. C'était le plus timide et le plus charmant des trois : un petit vieillard diaphane aux mains maculées de couleur qu'il s'efforçait de cacher dans ses manches pendant que je lui parlais. Il accueillit mes félicitations en tremblant de plaisir. Il est vrai que je fis allusion à sa conscience : si je lui avais parlé de son talent, je l'aurais probablement blessé.

Ce préambule terminé, je dus bien laisser la parole aux deux autres qui en avaient lourd sur le cœur. Il était visible qu'ils considéraient cette canicule comme une offense à leur dignité. L'essentiel de leur argumentation tenait en une phrase : n'ayant jamais rien vu de pareil, ils en concluaient que cela n'aurait pas dû se produire. Quand je leur demandai s'ils estimaient qu'une entorse à leurs habitudes constituait nécessairement une infraction aux lois du monde, je vis fleurir sur leurs lèvres ce sourire aigre qui accueille dans une assemblée de gens d'esprit les plaisanteries hors de propos.

Il est heureux que j'aie songé depuis un certain nombre d'années à faire disposer le mobilier de mon bureau en prévision des entretiens de ce genre : mes visiteurs tournent désormais le dos aux fenêtres qui ouvrent sur la mer. Je sais bien que cet arrangement est contraire à toutes les leçons que j'ai reçues dans les écoles de la Curie. Mais, à l'usage, je ne lui trouve que des avantages : il laisse à mes hôtes la liberté d'imaginer qu'en offrant mon visage à la lumière, je n'ai rien à leur cacher, et qu'en leur concédant la commodité de l'ombre, je ne me méfie point d'eux, — ce qui est une double erreur. Et dans le cas le plus fréquent, celui des simples fâcheux comme ceux-ci, l'entretien m'offre en sus la récréation du seul spectacle qui ne me lasse jamais.

Ainsi, tandis que mes deux bavards poursuivaient leur dissertation météorologique, je ne me sentais pas mécontent du tout. J'étais parvenu à me construire un petit bonheur très personnel en suivant des yeux une barque solitaire, piquée sur le somptueux glacis d'étincelles de la mer à quelques centimètres de l'oreille gauche du plus agaçant de mes interlocuteurs. C'était le bateau de Sandro. Malgré l'éloignement — mon regard le découvrait juste sous la ligne d'horizon — il était parfaitement reconnaissable à sa voile rouge, qui est la seule que nous possédions. Pour l'instant, le pêcheur et ses compagnons étaient sans doute occupés à remonter leurs filets, car la barque, exténuée comme une mouche sur une vitre, semblait immobilisée au milieu de ce désert d'un bleu aveuglant, si j'en jugeais par la distance constante qu'elle gardait avec le crâne lisse du pérorateur et cette oreille grand ouverte dont je voyais les poils follets trembler doucement dans la lumière. Le spectacle me passionnait. Et la brume indistincte des paroles qui ondulait devant moi dans l'étouffante torpeur houleuse de la matinée ne parvenait pas à distraire mon esprit de la seule question qui m'importât vraiment : la mouche Sandro allait-elle reprendre sa course de mouche, pénétrer dans cette oreille offerte, et la piquer ? J'allais jusqu'à escompter qu'elle y pénétrerait vraiment, la piquerait vraiment, et, déjà, j'imaginai le bref sursaut, le mouvement de défense tardif élevant la paume vers l'oreille, l'air de surprise offensée de la victime, et ma question :

— Vous sentez-vous mal ?

Hélas ! Mon vœu ne fut pas exaucé. La dérive de la barque l'éloigna au lieu de la rapprocher, et elle disparut bientôt de ma vue. Le discoureur parlait toujours :

— De mémoire d'homme, Très Saint ...

Brusquement, je me sentis vidé de ma patience.

— Je doute que la mémoire humaine constitue un instrument statistique de quelque valeur, sire Andrea. Revenez me voir dans mille ans...

Mon geste les dispensa de la gémissement acrimonieuse à laquelle ils se préparaient. Ils disparurent comme un trio de rats en fuite.

En fait, je suis plus inquiet que je ne l'ai laissé voir. Cette chaleur est réellement anormale. Les nuits sont encore supportables, mais un voile d'incendie se lève avec le matin. Un énorme soleil, avide comme la bouche d'un four, monte des eaux et emplît le ciel. La mer n'est qu'une fulguration de cuirasse blanchie au feu. De l'aube au crépuscule, l'île baigne dans une stupeur d'étuve, qui vide les rues, plaque les volets sur les fenêtres, et accroche des grappes d'enfants nus aux mufles des fontaines. Dans la campagne, où la terre craque comme une peau gercée, les bêtes commencent à mourir. L'eau manque cruellement. Du côté des Hautes-Terres, plusieurs fermes ont lancé des appels de détresse. Des incendies éclatent çà et là, consumant sans résistance des hectares de garrigue et de broussailles avant de s'arrêter devant le lit des ruisseaux morts. Plusieurs fois par jour, les guetteurs signalent l'apparition de nouvelles fumées. Mais nous n'avons ni la force ni les moyens de combattre le feu. Je me suis borné à faire protéger deux ou trois fermes menacées.

Tout cela, bien sûr, fournit un sujet de conversation providentiel aux têtes vides. Des rumeurs absurdes circulent déjà. J'y attacherais peu d'importance si elles ne couraient que les cafés du port ou les venelles de la ville basse. Mais je sais qu'il me suffirait d'étendre le bras pour pêcher à main nue l'un ou l'autre de ces rêveurs de désastres. Les couloirs de la Curie ont toujours été une antichambre de commères.

On a arrêté un certain Hirromas, qui remplit un emploi obscur à la bibliothèque et fait de la vaticination ses délices ordinaires.

Il a, m'a-t-on dit, ses fidèles et son public. C'est un grand diable sans âge aux oreilles décollées, totalement dépourvu du sens de l'humour, qui bredouille plus qu'il ne parle, mais dont l'œil brille d'une sorte de feu sauvage qui impressionne les nostalgiques.

J'ai eu la curiosité de l'observer par le judas de la Chambre du Conseil pendant son interrogatoire. Je dois cette commodité à mon prédécesseur, qui a fait aménager, pour les besoins de ses basses œuvres, cette longue salle étroite en forme d'hypogée, que jouxtent quelques cachots. J'ai toujours trouvé cette reconstitution moyenâgeuse assez ridicule, et je m'en suis rarement servi. Mais j'admets que le boyau est ténébreux à souhait, et que l'apparition, à la lueur de quelques torches grésillantes accrochées à la pierre nue, des trois masques rouges du Tribunal de la Junte, accompagnés du bourreau symbolique, suscite généralement la terreur souhaitée dans l'esprit des pauvres diables que leur mauvaise fortune amène ici.

Dans le cas d'Hirromas, l'effet fut manqué. L'appareil de la justice inquisitoriale ne parut nullement l'effrayer : il n'y vit que l'occasion de prêcher un auditoire professionnellement attentif. Comme je m'y attendais, son discours ne fut qu'un tissu de banalités frénétiques, dont l'idée maîtresse était que les temps étaient venus et que le feu du ciel avait dessein de châtier les péchés des hommes. Le fait que la vague de chaleur avait commencé le jour de la Fête de l'Annonciation lui paraissait un argument sans réplique. On lui fit remarquer que les hommes avaient déjà été durement punis. Il éclata d'un rire énorme et écarta l'objection d'un revers de main. Vu de dos à travers l'étroite ouverture qui me servait d'observatoire, il figurait curieusement un de ces épouvantails qu'on dressait au milieu des moissons, au temps où il y avait des oiseaux. Dominant de toute sa taille les trois masques écarlates qui le considéraient en silence, il se démenait, dans une sorte d'effort désespéré pour quitter cette terre misérable, en agitant les manches déguenillées de son froc comme des moignons d'ailerons. L'absurdité puérile de son discours contrastait péniblement avec cette allure de prophète émergeant du fond des âges et ce noyau de force dure et sincère que je pressentais en lui. Un peu déçu, je refermai le judas. Qu'avais-je espéré ?



Je signalai une heure plus tard la décision de police plaçant Hirromas pour un mois au service des latrines.

J'ai présidé tout à l'heure avec consternation la réunion hebdomadaire du Synode. J'ai la chance d'être maigre comme une trique et de garder la peau sèche sous la canicule. Mais tous ne me ressemblent pas, et l'image offerte par les dignitaires du plus haut collège de l'Église, suant, soufflant, suffoquant sous l'épaisse dalmatique noire, rêvant de boissons glacées et de bains tièdes, agitant éventails et mouchoirs dans un brouhaha de conversations où il n'était question que de la température, ferait douter que l'être humain pût contenir quelque part divine. Et ces porte-bedaine cramois, ruisselants, affalés sur les travées, l'œil vague et l'esprit en panique, prétendent parler au nom de la Toute-Puissance ! Mon prophète en loques avait plus d'allure.

Je n'ai découvert qu'un diamant dans cette boue. Droit, net, dur, l'œil pointu, le front sec, la robe boutonnée jusqu'au col, cuirassé comme ces fulgurants insectes des Hautes-Terres dont le corselet rose et noir a la résistance et l'éclat d'une pierre précieuse, mais dont la piqûre est mortelle, Soriano était assis un peu à l'écart, en compagnie de deux ou trois de ses amis qui s'efforçaient d'imiter son maintien. J'attendais son intervention avec curiosité. La discussion des rapports sur les approvisionnements et les travaux publics s'acheva sans qu'il se départît de son silence. Quand j'ouvris le débat sur la discipline, il se leva sans hâte.

— Le désordre dont nous sommes les témoins dans cette salle nous permet de mesurer la sagesse de nos prédécesseurs qui ont rejeté le principe de la publicité des séances du Synode et décidé de maintenir le peuple à l'écart des grandeurs qu'il vénère. Certains de nos collègues semblent supporter assez mal la chaleur...

J'apaisai d'un geste bref la rumeur qui montait.

— Achevez !, dis-je.

— Puis-je me permettre de suggérer, Très Saint, qu'il leur soit donné congé pendant la canicule ? Ils se trouveraient sans doute plus à l'aise dans les tripots de la ville basse, où la mode des robes décolletées est à l'honneur...

Soriano se rassit dans le silence. Ses compagnons eux-mêmes étaient médusés. Le regard des autres trahissait à la fois la haine, la surprise et l'embarras. Mais je vis quelques mouchoirs disparaître, quelques cols rajustés à la hâte, quelques dos qui se redressaient. « Pas mal !, pensais-je. Il est assez malin pour avoir pressenti que je le soutiendrais, et assez fort pour mépriser les ennemis qu'il se fait. Subsidiairement, il est parfaitement sincère. Je ne lui vois qu'une faiblesse : il est content de lui... »

J'intervins avec douceur :

— Pour insolente qu'elle soit dans la forme, votre admonestation, Soriano, me paraît fondée, et votre suggestion est assez séduisante. Toutefois, nous ne sommes pas à l'école, et le Synode n'accorde pas de vacances à ses dignitaires. Il peut en revanche les frapper de sanctions...

Je laissai ma phrase en suspens. La plupart des regards étaient tournés vers moi. Quelques têtes s'étaient inclinées, attendant le coup qui allait les frapper. Seul, Soriano regardait avec application ses mains qu'il avait belles. En fait, je n'avais aucune idée de ce que j'allais dire. Je n'avais rien arrêté, et je n'avais aucune envie de rompre cette incertitude où mon esprit hésitait entre tous les possibles. Si proches qu'elles fussent — il ne s'en fallait que de quelques battements de cœur — la conclusion de mon petit discours et la décision que j'étais tenu de prendre incessamment appartenaient encore aux brumes d'un futur aussi impénétrable pour moi que pour tous ceux qui m'écoutaient. Une fois de plus, le sentiment tant de fois éprouvé de l'extraordinaire vanité de mon pouvoir s'imposa à moi : « Je pourrais tout aussi bien les condamner à mort, pensais-je. Il n'est même pas certain qu'ils protesteraient »...

Je fis effort pour achever :

— Je retiendrai ma main pour cette fois. Mais pour cette fois seulement. À ceux qui ont quelque part dans le laisser-aller où j'ai trouvé le Synode ce matin, je ne prescris d'autre pénitence que celle qu'ils décideront de s'infliger à eux-mêmes. Allez en paix ! J'ai dit.

Je me levai. On avança la *sedia*. Les portes furent ouvertes. En dépit de la chaleur écrasante, quelques centaines de fidèles guettaient ma sortie sur la place. Je souris. Je fis le signe. La

foule ploya et s'affaissa sur mon passage comme une moisson cueillie par la faux. La *sedia* fendit doucement dans le soleil de midi cette houle d'ombres prosternées, abolies, adorantes. Je me sentais effroyablement seul.

Roudia vient de me servir mon habituel repas de poissons, de laitage et de miel, accompagné de ces détestables tétragones, qu'il a inscrits d'autorité à mon menu depuis qu'un médecin mal inspiré m'a recommandé ce légume en sa présence. Mais je n'ai pas le cœur de l'en blâmer. J'attache beaucoup de prix à son dévouement de chien muet, à cette fidélité presque charnelle si éloignée de tout respect, à cette façon tyrannique qu'il a de veiller sur ma santé, sur mon repos. J'approuve qu'il interrompe sans vergogne une réunion des triarques du Sacré Collège quand il juge qu'il est l'heure de mon coucher. Et je n'oublie pas que, de tous, il est mon plus ancien compagnon.

Cette fois encore, me voyant épuisé, il n'a consenti à me quitter que sur ma promesse de m'étendre une heure dans la chambre de la Tour. Je m'y suis engagé sans protester. Mais si la fatigue a précipité mon consentement, elle n'en fut point la seule cause. J'avais besoin de cette brève retraite et je voulais qu'elle se fit là, dans cette chambre où j'ai pris quelques-unes des grandes décisions de ma vie.

J'ai souvent tenté d'analyser le goût étrange que j'ai pour ce réduit, contigu à mon bureau, si différent des appartements officiels, et où nul, sinon moi, ne pénètre. J'aime son étroitesse, sa simplicité, et sa fraîcheur de cellule. Poussé le verrou de l'énorme porte de chêne clouté aux pentures de fer noir, je donne malgré moi congé aux affaires et aux hommes. Sous ma sandale, le dallage a la couleur ocre brûlé des tendres tuiles usées, et cette sonorité poreuse et pure que j'éprouvais sous mes pas d'enfant dans la salle de la maison familiale où mon père cuisait le pain du village. Les murailles, faites de puissants blocs de pierre nue, évoquent le temps où les hommes croyaient que des murs pouvaient les protéger de la guerre. Je rends grâce à cette illusion qui me vaut, par cette chaleur, de goûter dans mon ermitage une température de cellier. Comme la pièce est ronde et de médiocre surface, elle ne contient pour tout mobilier

qu'un grabat et une table. Qui veut écrire doit s'asseoir sur le lit. Mais cette incommodité est peu de chose au regard du sentiment de plénitude et de tranquillité qui m'envahit quand je pénètre dans cette chambre des hauteurs. Rondeur du sein maternel, douce tiédeur tutélaire, délices d'être retranché et sans armes, ombre coupée de soleil... Car la pièce, ménagée dans l'épaisseur de la tour, et défendue par une coque de deux mètres de pierre sans mémoire, n'a point de fenêtres. Trois hautes et fines meurtrières divisent l'ombre bistre du dallage de leurs trois épées de lumière, et il faut parfois ruser avec elles pour lire ou écrire sans trop de peine. Mais si minces qu'elles soient, ces entailles qui blessent à peine le rude appareil de la maçonnerie, et qu'on devine malaisément de l'extérieur, constituent de merveilleux postes de veille, qui donnent vue à la fois sur l'intérieur de l'île, sur la ville et sur le port. Ainsi, deux pas me suffisent pour glisser de la perspective hautaine des terres qui montent en longs épaulements de rousseur ponctués de prés et de bois vers les hauts plateaux des palmeraies et les collines de Mitjorn, au lacis brunâtre des ruelles du port et à l'étagement multicolore des barques au seuil de l'immense nappe éclatante. Deux pas encore, et le fin pinceau de lumière pointe mon regard vers la houle des toits moutonnant au soleil sur la colline jalonnée de moulins et de cyprès, vers la cité serrée au pied de sa tour patricienne, Aquila, ma ville, Aquila, la Blanche, vacillant comme un mirage dans l'éblouissement de l'après-midi.

À mesure que les années passent, je goûte de plus en plus ces alternances de spectacle et de rêve qui me reposent du commerce des humains. J'ai plus de temps aussi à donner au plaisir. Le gouvernement de l'Église et des hommes ne s'est certes pas fait plus léger, — Dieu sait qu'il me pèse souvent lourd aux épaules ! —, mais, en trente ans de charge, on ne va pas sans acquérir, avec les réflexes de l'habitude, une certaine souplesse de main et un peu de cette inavouable astuce qui permettent d'expédier rapidement l'accessoire. Ainsi, dans le bloc écrasant des affaires, je suis parvenu à me forer, l'âge venant, des petits tunnels de loisir, à la façon des meurtrières de ma tour qui ménagent un dialogue de lumière entre la claustration et la liberté. Et puis, je lis moins. L'appétit qui m'appelait dans ma jeunesse à dévorer

le monde des autres pour en faire ma substance, me quitte, et je n'éprouve le plus souvent qu'un vague écœurement devant toute cette viande rouge étalée — le même écœurement que devant les épinards de Roudia. Quant au sommeil, où tant d'hommes trouvent la revanche de leur vie, je ne l'ai jamais rangé parmi mes plaisirs : je dors peu et ne rêve point. Et pour moi, ce vaste continent d'absence, où je perds vainement mon visage sans retrouver ceux que j'ai aimés, est pareil chaque nuit à une mort où il n'y aurait pas de Dieu.

Décidément, ce havre, seul, convient au rétrécissement de ma vie. C'est ici que je reprends force quand je suis las des autres et de moi-même. Et si, l'enfance exceptée, j'ai connu quelque part un sentiment qui ressemble au bonheur, c'est dans ce repaire d'altitude, où le partage du regard et du songe se module de rai de lumière en quartier d'ombre, faisant tour à tour, de ce lit qui m'accueille, mirador ou nacelle, oasis ou vigie, reposoir ou navire...

L'île, calcinée jusqu'au roc, semble dormir sous le feu du ciel. Les hommes et les bêtes se terrent en attendant le soir. Rien ne bouge dans le port. Il n'y a pas une voile sur la mer. Du côté des champs, la même immobilité, le même silence, jusqu'à l'horizon d'un bleu insoutenable. J'imagine que l'enfer doit être à l'image de ce calme.

Je viens d'apercevoir dans la direction du nord la mince colonne noire d'une nouvelle fumée d'incendie. Immédiatement, la sirène d'Aquila a retenti, relayée en écho lointain, vers l'est, par le mugissement assourdi de la corne de San Pedro d'El Monestir. Je n'ai pas entendu celle de Mitjorn, trop éloignée sans doute. Si lugubres qu'ils soient, ces signaux de détresse m'ont apaisé : je ne suis donc pas le seul veilleur de ce monde mort.

J'ai bien peur, pourtant, que la plupart des familles de l'île n'offrent en ce moment un spectacle analogue à celui que j'ai découvert sur les travées du Synode. Nos statisticiens pourraient trouver là l'occasion d'un dénombrement enfin utile à notre peuple : celui de l'élite où mûrit l'homme qui me remplacera. Ce n'est pas que je partage, à propos de la chaleur qui nous

écrase, le pessimisme allègre de nos prêcheurs de fin du monde : elle passera comme leurs discours. Mais, pour une communauté pareille à la nôtre, qui proscrit l'aventure et fonde sa stabilité sur un rituel de prescriptions rigoureuses et menues, il n'existe pas d'épreuve dépourvue de signification : celle-ci fait à sa manière le tri des faibles et des forts. J'ai compris sans plaisir tout à l'heure qu'un péril sérieux éliminerait ses premières victimes parmi les vautres d'aujourd'hui. La seule gloire d'avoir survécu ferait des autres autant de candidats au pouvoir.

Il faudra que je surveille Soriano.

J'ai décidé de me donner congé jusqu'au soir. J'ai dormi un peu, écrit ces quelques pages, paressé sans but. Roudia, surpris de me voir désertier si longuement ma tâche, est venu deux fois frapper à ma porte. Je l'ai rassuré. Je lui ai crié que j'allais bien, que je travaillais. Petit mensonge... Si je lui disais la vérité, il s'inquiéterait pour de bon. Interroger un paysage n'est pas une activité que ce paysan en rupture de terre jugerait digne de moi.

Me voir écrire l'impressionne davantage, puisqu'il ne sait pas lire. Il lui arrive certains soirs de se pencher par-dessus mon épaule et de m'interroger sur le nombre de lignes que j'ai faites. J'imagine qu'il serait content de moi aujourd'hui. Pur, fidèle, aveugle Roudia...

Je ne sais pourquoi j'ai commencé ce journal. Ce matin encore, j'étais loin d'en avoir l'idée. Mais, tout à l'heure, émergeant de mon bref sommeil l'esprit clair, j'ai attiré à moi ces feuilles dans un mouvement dont je ne me sentais pas le maître. J'aime le grain lisse et pâle du vélin où ma paume glisse comme sur une peau vivante, mais le vélin est rare, et je l'ai réservé par décret aux usages de la Curie. Ce récit sans portée, sans dessein, sans traverse. ce dialogue que me propose mon miroir avec le seul adversaire dont j'aie percé toutes les ruses, vaut-il que je contrevienne à mes propres lois ? La question, bien sûr, demeurera sans réponse.

En vérité, je ne m'en préoccupe guère. Je préfère me souvenir qu'un jour, on amena dans le bureau voisin un enfant coupable d'un crime de curiosité qui eût valu la mort à un adulte. Le

personnage qui le reçut l'interrogea avec bonté et le congédia sans le punir. Il lui dit sur le seuil : « Prends garde ! Comprendre est une rage comme l'amour. Mais elle tue »... C'était il y a plus de soixante années. L'homme était revêtu de l'habit que je porte aujourd'hui, et l'enfant était moi. Je n'ai pas oublié l'avertissement. Rien de précieux ne naît hors du sommeil de la raison.

Doucement, l'après-midi décline vers le crépuscule. C'est l'heure où Aquila se profile sur la mer comme un étagement de songe, l'heure où l'on doute si c'est une ville, une merveilleuse invention minérale, ou un château imaginaire. C'est l'heure aussi où je ne me lasse pas de la regarder.

Déjà, sur le bleu plus profond des eaux marines, sa blancheur vire lentement au rose. La brume d'étuve qui lui prêtait tout à l'heure l'indistincte séduction d'un mirage, se dissipe. Et le petit troupeau des maisons en partance tout éparpillé sur le côteau, ce troupeau qui n'en a jamais fini d'escalader la colline entre les moulins et les cyprès, il semble que la tombée du soir, tout à coup, le rapproche de moi. Le soleil qui descend découpe à vif les arêtes des toits, dégage les volumes, et sculpte dans la masse pierreuse cette géométrie tendre que suscite le génie de vivre. J'aperçois l'entaille ombreuse des rues étroites, l'éclat noir des cours, le brusque vert sombre de quelques jardins préservés, et, là-haut, près de la tour à demi ruinée, tout à côté du cimetière, où, sur la chaux ivoirine des murs, la lumière précieuse fait saigner des grappes d'hibiscus, l'église minuscule en forme de cube, qui, vue d'ici, ressemble à un dé d'enfant, et qui n'avait jamais rêvé qu'un jour, elle serait la dernière église des hommes. Toutes les maisons dispersées sur la colline semblent monter vers elle pour se placer sous sa protection et lui faire offrande. Ici seulement, leur ascension ne dessine pas un chemin de ruines, et la courbe du mouvement millénaire a survécu à l'Histoire. Ici seulement, par la grâce d'une exception vertigineuse, des hommes et des femmes gravissent encore chaque matin le sentier qui conduit à la Croix. Église d'Aquila, bercail de l'ultime troupeau, Dieu veuille que je ne sois plus votre pasteur quand succombera la dernière brebis !

La cloche de la Tour de la Mer vient de sonner, comme chaque soir, le suspens des tâches. Des tâches ? Les règlements édictés par la Curie sont devenus, en ces jours difficiles, le dernier refuge de l'humour. Au moins, le choc exquis de ces six coups très purs répercutés à travers la moiteur de l'étendue a-t-il eu pour effet de m'arracher à mon engourdissement morose.

Il est heureux que le timbre qui veille là-haut dans son campanile de pierre ne soit pas sujet à nos langueurs. Je crains pourtant que sa fidélité sans nuances à l'ordre ancien, qui dénonce avec ingénuité la moindre de nos fautes, ne survive un jour aux raisons qui l'ont prescrite. Il m'arrive souvent de songer qu'après la disparition du dernier d'entre nous, les choses continueront ainsi pendant un moment à échanger des signes dans le grand silence.

En vérité, la seule nouvelle que les tintements de six heures ont fait courir joyeusement sur les toits, c'est que la fournaise va nous tenir quittes pour la nuit. Bientôt, la douce marée de l'ombre baignera le dallage des rues de la ville basse, libérera les terrasses écrasées, ouvrira les maisons à l'air du soir, gagnera les escaliers qui serpentent dans la direction des hauts quartiers, et, de marche en marche, gravissant à petit flot les ultimes degrés de l'incendie, élèvera vers l'église encore en flammes la fabuleuse invasion de la fraîcheur. Déjà, les volets battent contre le crépi des façades, les fenêtres sont dévoilées, et, toutes portes béantes, la ville renaît à la rumeur, mêlant dans une sorte de jubilation confuse les commérages des femmes perchées sur les balcons aux cris des enfants dans les cours, et la voix des hommes qui s'interpellent d'un seuil à l'autre aux appels des marchands de pastèques et de thé glacé. De-ci de-là, on s'assemble, des groupes se forment, des débuts de cortège s'organisent : les habitants de l'île obéissent à cette aimantation immémoriale qui, durant l'escale crépusculaire, les attire vers le front de mer.

De tous temps, la mer a été notre mémoire et notre spectacle. Sœur jumelle des origines, génitrice incréée de toute vie, miroir indifférent de la malédiction de l'Histoire, elle dresse devant nos yeux, en réponse à la mort des hommes et à l'effritement des choses, l'image incorruptible du temps qui dure. Et c'est la nostalgie terrifiée des éphémères qui nous pousse vers elle à l'heure où le soir se fait. Je dis « nous », car je ne suis pas différent



en cela de mon peuple et je revêtirais avec joie le froc du plus humble de mes moinillons pour me joindre à la foule dont les pas se pressent maintenant dans la poussière.

Cette foule, qui grossit sans cesse jusqu'à emplir la large route qui longe la plage, je l'observe avec passion de mon repaire des hauteurs. L'animation qu'elle avait manifestée dans le lacin des rues qui descendent vers le port, semble s'être calmée au contact de la mer, et l'incohérence de ses allées et venues s'ordonne maintenant en un déroulement de couleurs, qui évoque tout au long de la courbe des quais, la lente ondulation souple d'un serpent charmé par la flûte d'un musicien invisible. On devine que cette ondulation même est l'ultime mouvement qui prélude à l'immobilité, et que son apaisement progressif prépare la naissance d'un enchantement, comme cet instant où le sourd bruissement de velours du rideau qui s'écarte faisait taire jadis les conversations au théâtre et ménageait la coïncidence privilégiée de deux univers.

Voici l'heure où les vents se taisent. Les nuages rouges à tête de chien ont cessé de dériver vers le couchant, et la haute phrase de la houle, qui meublait l'espace sonore de son incessant déferlement d'armée en marche, n'est plus maintenant qu'un murmure sans contour. Au large de la pointe du Cap Cerbère, l'îlot, le mufle entre les pattes, dessine durement sur l'horizon son ossature de fauve endormi. La nappe vertigineuse perd lentement son éclat de mercure et se recouvre d'une pellicule d'émail rose. Le ciel et les eaux saluent l'avènement de la transparence. Le long jour aveuglant s'achève sur la mer.

L'approche de la nuit confère une solennité supplémentaire au silence de cette foule qui contemple l'immense muraille scintillante avec une gravité sans lassitude. Depuis un siècle, elle a abandonné l'espoir que le vide de l'océan pût encore enfanter le prodige d'une voile. Aussi a-t-elle cessé de donner un nom à son attente qui participe de la patience tâtonnante des aveugles. Elle sait qu'il n'y aura pas d'issue à sa prison. Mais elle revient chaque soir s'anéantir sur cette vitre avec une obstination d'insecte.

Seuls, les enfants possèdent encore les ressources d'imagination qui les préservent de cette sorte d'extase hypnotique.

Ils ne sont pas les participants les moins assidus du rituel quotidien, mais ils y apportent leur goût de la magie, et ces qualités d'invention et de sérieux qu'ils mettent dans leurs jeux. Cramponnés aux rochers les plus hasardeux du cap, la main en visière sur le front, ils s'installent chaque soir aux avant-postes de l'aventure. Il n'était pas rare, naguère, qu'à l'heure où le ciel semble décollé de la mer et où les ombres de la nuit commencent à noyer l'horizon du lait de leur brume violette, l'un d'eux crût apercevoir une fumée. Je fus un jour de ces découvreurs ingénus, et mon cri, repris de bouche en bouche jusqu'au port fit passer sur la foule un frisson d'émoi, qui reste aussi présent à ma mémoire que la correction reçue lors de mon retour à la maison. La Curie a mis sagement un terme à ces désordres en frappant d'amende les parents de ces rêveurs de hune. Mais leur race n'est pas éteinte.

Ce sont les filles qui renoncent les premières au vertige de rêver que nous ne sommes pas seuls au monde. Un jour, comme si l'air leur manquait soudain, on les voit abandonner à mi-pente l'escalade des rochers du cap, redescendre la tête basse et rejoindre leur mère dans la foule. Alors, elles deviennent belles. C'est comme un parfum qui leur vient. Vers ses treize ans, un mûrissement miraculeux assouplit en quelques semaines la fillette anguleuse, et prête à sa peau tannée par les jeux de la rue l'or fragile d'un fruit préservé. C'est l'âge où elle dépouille la robe enfantine pour revêtir la tunique écarlate des femmes qui n'ont pas encore donné la vie.

J'embrasse d'un seul coup d'œil le cortège immobilisé sur le front de mer, et j'y vois beaucoup trop de rouge. Des six couleurs de la maternité qui s'y mêlaient jadis, seules, les premières y figurent encore. Le bleu royal qu'ont le droit de porter les mères de quatre enfants est devenu exceptionnel. Le vert est fort rare, et les quelques dizaines de silhouettes qui découpent des formes d'or sur le roc ou sur les eaux semblent perdues dans le flot des tuniques orangées et rouges qui couvre la promenade. Encore serait-il nécessaire de retirer du compte les soutanes de quelques dignitaires en permission de Curie, et les longues robes turquoise et marron des bergers des hauts plateaux descendus en ville pour le plaisir d'un soir.

Il faudra que je songe à inviter un jour mon statisticien coloriste à contempler avec moi la tombée du crépuscule sur le port. Le poète qui sommeille en lui y trouvera son compte, et le technicien des catastrophes découvrira sûrement, dans cette contraction progressive, vers la limite initiale du spectre, des couleurs arborées par nos femmes, l'inspiration de quelques gloses savamment pessimistes sur l'avenir de notre race.

Le soir est maintenant venu. Le miroitement du soleil couchant, qui nappait les eaux de ses milliards de paillettes roses, s'est éteint. La mer n'est plus qu'une lisse coulée de métal d'armure dont l'éclat uniforme va s'estomper à son tour. La promenade commence à se vider, et comme les femmes, investies de la grave mission de nourrir, se dispersent les premières dans l'éventail des rues montantes, le liseré de la foule qui borde le flot voit, en s'amincissant, ses couleurs ternir en même temps que la mer. Quelques groupes, attardés sur la colline du cap, baignent encore dans le soleil : ils seront cueillis les derniers par la nuit qui monte.

Roudia vient, une nouvelle fois, de me rappeler à l'ordre d'une voix impérative. J'imagine que les tétragones ne peuvent attendre. Si je veux éviter une heure de bouderie marmonnante tout à l'heure, il faut que je quitte ma retraite.

Les deux fanaux de chenal sont allumés. Dans le calme revenu, j'entends clairement, malgré la distance, le léger froissement de roseaux de l'eau calmée. La promenade de la plage est presque déserte. Deux hommes, tête levée, se montrent du doigt la première étoile. Plus loin, un groupe arrêté regarde une barque de pêche, pavoisée de toutes ses lumières, qui s'ouvre un chemin de lune sur la mer.

C'est fini. Le jour est mort. Les eaux s'éteignent. Déjà, les premières lampes d'Aquila trouent l'ombre bleue qui gagne les pentes de la colline. Le ciel ouvre sur l'île le livre de la nuit.

— Je viens, Roudia ! Je viens...

# Simone de Beauvoir et la « situation » de la femme

Communication de Mgr Charles MOELLER  
à la séance mensuelle du 9 mars 1974

Selon Buytendijk, *Le deuxième sexe* est « le livre le plus important qui ait jamais été écrit sur la femme » (F. p. 24). Pour P. Evdokimov, cet ouvrage pose aux théologiens et aux philosophes chrétiens une question essentielle, à laquelle ils se doivent de répondre<sup>1</sup>.

## CONDITION DE LA FEMME

L'existant est « pro-jet », « éclatement-vers » le monde, pour le transformer ; il est transcendance, car il est toujours au-delà de lui-même, tendu vers un avenir qu'il crée ; l'immanence, au contraire, est la chute de la liberté dans l'objet, l'engluement, de la conscience dans l'en-soi, par exemple, un mythe, une pseudo-valeur morale, notre propre corps même qui retombe sur nous ; les situations « extérieures » menacent de nous aliéner, en même temps qu'une complicité intérieure nous suggère de nous démettre de notre responsabilité, de nous reposer sur des valeurs-objets.

Or, il se fait que l'homme est spontanément orienté vers le triomphe de la transcendance, tandis que la femme se trouve dans une situation plus ambiguë :

Ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome,

---

1. DS = *Le Deuxième Sexe*, Paris, 1949 ; TCF = *Tout compte fait*, Paris, 1973 ; B = *La femme. Ses modes de paraître, d'être, d'exister*, Paris, 1954.

elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre ; on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la pose comme inessentielle (DS, I, p. 31).

En d'autres termes, une sorte d'écran s'interpose entre la femme, sujet humain, et le monde ; elle se découvre, et souvent se choisit, dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme « l'Autre » inessentiel et passif ; elle ne peut vivre que par personne interposée. Il y a conflit entre la revendication qui définit l'existant humain et la situation concrète qui lui est faite ; son oppression est fonc fondamentale : ce ne sont pas des droits secondaires qui lui seraient déniés actuellement, comme par exemple le droit de vote, celui de fumer en public, de porter des pantalons, de faire du sport, c'est la possibilité fondamentale de réaliser une existence humaine qui lui est en fait déniée. Il faut donc découvrir « les chemins de la liberté » pour la femme ; il n'est pas question d'humanisme du bonheur, mais d'humanisme de salut.

#### IL N'Y A PAS DE DESTIN FÉMININ

Simone de Beauvoir montre d'abord que les données biologiques, bien qu'infléchissant en un sens précis la prise de conscience, ne constituent pas un destin, mais dessinent seulement une situation, que la liberté peut dépasser. Sans doute, le garçon fait de son corps un instrument de son projet, tandis que la petite fille éprouve le sien comme le lieu de phénomènes dont elle n'est pas entièrement maîtresse ; mais il n'y a pas là déterminisme implacable ; car la femme peut assumer ces données, le parallélisme psycho-physiologique du positivisme doit être rejeté.

Il n'y a pas non plus de destin psychanalytique de la femme, car Freud affirme comme un donné précisément ce qui devrait être prouvé ; ainsi dans la valeur privilégiée que la petite fille

donne à la virilité ou l'admiration qui la porte vers son père ; il y a un choix existentiel, au delà du déterminisme des pulsions et des instincts ; le pansexualisme freudien est du reste trop limité, car « la guerre, le jeu, l'art définissent des manières d'être au monde qui ne se réduisent à aucune autre ».

Enfin, le matérialisme historique du marxisme se fonde sur un monisme économique qui prétendrait tout ramener à la situation sociale de la femme ; or, il est impossible de déduire de la propriété privée l'oppression de la femme.

Pour découvrir la femme nous ne refuserons pas certaines contributions de la biologie, de la psychanalyse, du matérialisme historique ; mais nous considérerons que le corps, la vie sexuelle, les techniques n'existent concrètement pour l'homme qu'en tant qu'il les saisit dans la perspective globale de son existence. La valeur est commandée par le projet fondamental de l'existant se transcendant vers l'être (DS, I, p. 204).

#### HISTOIRE DES SITUATIONS FAITES À LA FEMME

S'il n'y a pas de destin féminin, la situation de la femme est une résultante de l'histoire. Les données de l'ethnographie indiquent par exemple que, dans une civilisation fondée sur la chasse, la pêche, la guerre, les valeurs privilégiées sont de l'ordre de l'agressivité masculine :

La pire malédiction qui pèse sur la femme c'est qu'elle est exclue de ces expéditions guerrières. Ce n'est pas en donnant *la* vie, c'est en risquant *sa* vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue... Le projet de l'homme n'est pas de se répéter dans le temps ; c'est de régner sur l'instant et de forger l'avenir ». (DS, I, p. 111, 113).

Dans une civilisation de type agricole, placée sous le signe de la répétition des saisons, de la maturation lente, qu'on ne peut accélérer, la femme, vouée elle aussi au cycle menstruel, à la croissance de la vie en elle, tend à prendre le dessus sur l'homme. Seulement, les civilisations agricoles, selon ce type empirique, s'accompagnent de pauvreté, de passivité et souvent de magie

plus ou moins religieuse. Dès qu'apparaît l'outil, soit agricole, soit industriel, la femme retombe au niveau inférieur :

Dans ce rapport de son bras créateur à l'objet fabriqué, l'homme expérimente la causalité... La religion et la femme étaient liées au dogme de l'agriculture... Les peuples qui sont demeurés sous la coupe de la déesse-mère se sont aussi arrêtés à un stade de civilisation primitive. C'est que la femme n'était vénérée que dans la mesure où l'homme se faisait l'esclave de ses propres craintes, le complice de sa propre impuissance : c'est dans la terreur et non pas dans l'amour qu'il lui rendait un culte. L'homme ne pouvait s'accomplir qu'en commençant par la détrôner (DS, I, p. 126).

Cette vue, inspirée de Engels, se retrouve dans la situation faite à la femme dans les codes juridiques européens : ainsi, dans le droit romain, la femme est libre, sans doute, mais sa liberté est « pour rien », car se situant dans un monde où elle n'a pas les moyens d'affirmer sa liberté, d'en user. Le christianisme a sans doute fait passer un souffle de charité qui s'étend à la femme comme à l'homme, mais la « chair est maudite et la femme est subordonnée à l'homme » (DS, I, p. 154). Saint Thomas n'a-t-il pas écrit que, sans doute, la femme est l'aide de l'homme pour la procréation, mais seulement pour cela, car, pour toute autre besogne, un homme est mieux aidé par un autre homme que par une femme ? Bossuet, de son côté, en disant de la femme qu'elle est le diminutif de l'homme n'a été que le porte-parole d'une société « chrétienne » qui asservissait la femme :

Il s'ensuit que la femme se connaît et se choisit non en tant qu'elle existe pour soi, mais telle que l'homme la définit. Il faut donc la décrire d'abord telle que les hommes la rêvent, puisque son être-pour-les-hommes est un des facteurs essentiels de sa condition concrète (DS, I, p. 228).

#### LES MYTHES DE « L'ÉTERNEL FÉMININ »

Les mythes satisfont le goût d'éternisation à bon compte : « on quitte la vérité de la terre pour s'envoler vers un ciel vide... Ce jeu subjectif, qui peut aller du vice à l'extase mystique, est pour beaucoup une expérience plus attrayante qu'un authentique

rapport avec un être humain » (DS, I, p. 386, 387). Ainsi, lorsque Michel Carrouges écrit :

La femme n'est pas la répétition inutile de l'homme mais le lieu enchanté où s'accomplit la vivante alliance de l'homme et de la nature. Qu'elle disparaisse, et les hommes sont seuls, étrangers, sans passeport dans un monde glacial. Elle est la terre elle-même devenue sensible et joyeuse ; et sans elle, pour l'homme, la terre est muette et morte (DS, I, p. 232, n. 1),

il laisse transparaître le mythe féminin qui le hante, la tentation de s'aliéner en une pseudo-réalité, de fuir en elle le nécessaire affrontement de sa responsabilité solitaire devant un univers où rien n'a de sens que celui qu'il crée en lui.

Simone de Beauvoir est dure pour les mythes féminins. Montherlant ou le pain du dégoût écrit-elle, car il reprend à son compte le manichéisme orgueilleux de Pythagore : seules les époques de faiblesse ont exalté l'éternel féminin ; le héros doit s'insurger contre la Magna Mater ; Montherlant « marche sur les eaux, c'est moins fatigant que sur la terre » ; il plane : « il est un pur esprit servi par des muscles et un sexe d'acier » : dans *La Reine morte* et *Le Maître de Santiago*, « on voit deux mâles impérieux qui sacrifient à leur orgueil vide des femmes coupables d'être simplement des êtres humains » (DS, I, p. 329). Pour D. H. Lawrence, la vraie femme est définie comme « l'autre », qui accepte de servir sans réticence l'orgueil mâle » (DS, I, p. 342-343). Claudel, « vénérant la femme en Dieu, la traitera en ce monde comme une servante : et même, plus on exigera d'elle une soumission entière, plus sûrement on l'acheminera sur la voie de son salut (DS, I p. 355). À part Stendhal, chez qui la femme a une « âme active », presque tous les littérateurs et artistes ont fait d'elle un mythe, pour mieux l'aliéner de son être véritable d'existant responsable, pour mieux se démettre eux-mêmes dans « la récréation du guerrier », la femme joujou, poupée, ornement, sillon de la terre mère, saison, lune, soleil et étoiles, mythes avec lesquels le mâle peut toucher et rêver tout ensemble, dans les intervalles inévitables de sa « vraie vie » de créateur technique, économique, social, politique.



## L'EXPÉRIENCE VÉCUE

1) *Formation*

Ce ne sont pas seulement les données biologiques, historiques et mythiques qui, de l'extérieur, menacent l'autonomie existentielle de la femme, c'est aussi la situation qui lui est faite telle qu'elle la vit *de l'intérieur*. Non seulement la femme se découvre dans un monde masculin, mais tout est disposé autour d'elle, de l'enfance à la vieillesse, pour éveiller sa complicité, pour l'induire en tentation d'accepter son sort.

« On ne naît pas femme, on le devient » (DS, II, p. 13) : alors que, en principe, les luttes du sevrage par exemple sont identiques pour le petit garçon et la petite fille, en fait un décalage se produit très vite. Le petit garçon s'aliène, se projette en avant, dans son sexe ; la petite fille le fait dans sa poupée, un objet qui n'est pas elle-même, devant lequel, en quelque manière, elle se prosterne. Le petit garçon veut dominer, combattre : on le laisse faire. Au contraire, on dira à la petite fille d'être mignonne, jolie ; on l'habille de jupes et de jupons ; on favorise sa coquetterie. La religion qu'on lui enseigne est « masculine » : la petite fille « rêve d'assomptions capitonnées de nuages et d'anges (DS, II, p. 39) ; elle joue à la martyre (DS, II, p. 40) mais parce qu'on l'empêche de s'affirmer audacieusement en face du monde, comme le garçon peut le faire. Cette « religion » éthérée, irréaliste de la petite fille est celle qu'Anne Dubreuilh rejette dans *Les Mandarins*, comme aussi Simone de Beauvoir dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

L'apparition du cycle menstruel sera presque toujours ressentie comme une maladie, une chimie mystérieuse dans laquelle la jeune fille est agie bien plus qu'elle n'agit elle-même (DS, II, p. 57). Elle « apprendra qu'à l'âge conquérant aucune conquête ne lui est permise, qu'elle doit se renier, que son avenir dépend du bon plaisir des hommes (DS, II, p. 117). Parce qu'elle est vouée à la passivité, il faut qu'elle croie à la magie (DS, II, p. 94) ; elle-même veut être un trésor fascinant, une idole, puisque c'est cela que la société lui demande, mais en même temps, elle ne voudra pas être une chose à prendre ; elle est à la fois

pudique et hardie, ainsi que La Vinca du *Blé en herbe* de Colette le montre. Par ailleurs, des comportements comme le narcissisme, les amitiés féminines, montrent qu'elle lutte contre l'aliénation que la société lui impose et vers laquelle une subtile complicité l'incline.

L'initiation à la vie charnelle sera trop souvent une catastrophe, car, tandis que la sexualité masculine est affirmation de soi, autonomie, celle de la femme est autonomie *et* passivité : « Une active participation lui est demandée dans une aventure que ni son corps de vierge ni sa conscience encombrée de tabous, de préjugés, d'exigences, ne veulent accepter » (DS, II, p. 130) ; elle reste presque toujours loin de la vraie rencontre amoureuse, que Simone de Beauvoir décrit ainsi :

Ce qui est nécessaire à une telle harmonie ce ne sont pas des raffinements techniques mais plutôt, sur les bases d'un attrait érotique immédiat, une réciproque générosité de corps et d'âme... Cette expérience est une de celles qui découvrent aux êtres humains de la façon la plus poignante l'ambiguïté de leur condition ; il s'y éprouvent comme chair et comme esprit, comme l'autre et comme sujet (DS, II, p. 167-168).

## 2) *Situation*

Trop souvent la femme mariée est esclave. Vouée à la répétition, elle n'a pas de prise sur l'avenir ; elle ne se dépasse vers la collectivité que par le truchement de son époux (DS, II, p. 200). La ménagère ne fait rien : de manière « manichéenne », elle époussette, nettoie, chasse le mal ; elle découvre que, avec son époux, ce sera toujours la même chose : il n'y a plus d'avenir pour elle, alors qu'il y en a constamment un pour son compagnon (DS, II, p. 249). La mère est trop souvent asservie à sa fonction de reproduction ; au lieu que la maternité soit « librement assumée et sincèrement voulue » (DS, II, p. 337), elle n'est souvent qu'imposée brutalement. Durant la grossesse, la femme, au lieu d'être conscience et liberté, se sent un instrument passif de la vie (DS, II, p. 307) ; en même temps, une illusion, bientôt une tentation s'insinue, celle de se sentir comme un être en soi, qui n'aurait plus à se justifier lui-même, à se créer, à s'assumer librement, dans la solitude, la liberté et la responsabilité (DS,

II, p. 308). L'éducation des enfants recèle les mêmes pièges : la mère va souvent rechercher dans la maternité une compensation à sa situation diminuée ; elle poursuivra dans l'enfant une plénitude charnelle, non dans la reddition mais dans la domination. Deux préjugés se conjoignent ici pour enfermer la mère dans son esclavage reproducteur et éducateur : celui de la maternité suffisant à combler la femme, et celui, réciproque, de l'enfant qui trouverait un sûr bonheur dans les bras de sa mère. Enfin, on proclame en tout domaine l'incapacité de la femme, et, en même temps, on lui confie la tâche la plus délicate qui soit, la formation d'un être humain (DS, II, p. 339). Ainsi donc, comme la Natacha de *Guerre et Paix*, trop de femmes au lieu d'être « cette mère, se laissent engluier, engloutir dans « la mère », la maternité.

La vie de société vient ici relayer celle de la famille. Le but des modes actuelles ne serait pas de révéler la femme comme individu autonome, mais de la couper de sa transcendance, de sa liberté, pour l'affirmer comme une proie devant les désirs des mâles : les jupes et jupons, les souliers fins, les bas fragiles, tout cela l'entrave, l'empêche de se lancer vers un avenir social créateur. La femme se laisse prendre au jeu ; elle accepte de devenir idole : « Vénus dort souvent dans l'histoire de la peinture » ; la femme y apparaît souvent comme la fleur mystérieuse, un peu magique, sur laquelle se posent le regard, le désir et la lassitude de l'homme.

### 3) *Justifications*

C'est au niveau de la complicité intérieure que le drame du « deuxième sexe » se noue en sa plus grande force. La femme « s'en fait, parce qu'elle ne fait rien » ; elle fera de ses défaites des victoires, en ces « scènes » qui témoignent seulement que son existence est restée en les limbes de l'immanence et de l'infantilisme. Elle essaiera même de « justifier » sa situation ; alors l'aliénation imposée par la société s'accompagne d'une démission intérieure.

Le narcissisme est une des formes de pseudo-justification : la femme s'aligne en sa propre image, en son double imaginaire

(DS, II, p. 461, 462, 468, 470, 471) ; elle se regarde, nue, dans un miroir ; elle prend conscience, en marchant, de son corps ; à la fois elle s'y englue légèrement et le porte librement, mais toujours comme un objet magique, qui charme les autres et la charme elle-même, la dispense en quelque sorte de chercher au delà d'elle-même un sens à sa vie.

L'amoureuse, cède au mythe romantique de la divinisation de l'amour : elle s'abandonne à un rêve infantile, car elle veut être protégée du monde, avoir un toit, se perdre dans l'adoration de son amant, qui la divinise par procuration ; ainsi, elle se trouve « fondée » en la volonté impérieuse de celui à qui elle offre un culte, où la tendresse, l'érotisme, l'exaltation imaginaire se mêlent. Comment ne pas songer ici à Paula, dans *Les Mandarins* !

Enfin la mystique cherchera en Dieu une sorte de double d'elle-même : à part quelques exceptions notables, — Simone de Beauvoir cite Sainte Thérèse d'Avila, — la femme cherche dans l'amour divin une apothéose de son narcissisme ; c'est son double, c'est elle-même qu'elle étreint ; le ciel tout entier devient son miroir (DS, II, p. 508, 510, 512, 513). Somme toute de la danseuse qui offre l'énigmatique idole de son corps-objet au culte de millions de spectateurs, à la mystique offrant son être entier au Dieu aimant, en passant par l'amoureuse divinisant son corps, et celui de son amant, il n'y aurait que différence de degré. Ces pseudo-justifications perdent plus sûrement la femme que les contraintes asservissantes qui lui viennent de l'extérieur.

Cependant, « il semble à peu près certain que les femmes, d'ici peu, arriveront à la parfaite égalité économique et sociale, ce qui entraînera une métamorphose intérieure » (DS, II, p. 574). Ce ne sera pas créer un monde d'ennui, comme Carrouges et d'autres le disent, que de rendre la femme semblable à l'homme : « on refusera simplement d'enfermer la femme dans les rapports qu'elle soutient avec l'homme, mais non de les nier ». Aussi bien, écrit Simone de Beauvoir, en terminant son livre :

C'est au sein du monde donné qu'il appartient à l'homme de faire triompher le règne de la liberté ; pour remporter cette suprême victoire il est entre autres nécessaire que, par-delà leurs différenciations naturelles, hommes et femmes affirment sans équivoque leur fraternité (DS, II, p. 577).

VALEURS POSITIVES DE L'ŒUVRE  
DE SIMONE DE BEAUVOIR

« Le *Deuxième sexe* n'est pas une entreprise de perversion ; il est inspiré par un authentique désir d'humanisation et d'enrichissement de la condition féminine ». Aussi bien, avant d'en venir à une critique nécessaire, il faut souligner quatre valeurs essentielles.

D'abord, il est vrai que ni la biologie, ni la psychologie, ni le matérialisme historique ne définissent le destin de la femme ; toute existence est, en partie, aliénation ; l'homme commence lorsqu'il assume, dépasse celle-ci, fait, d'un obstacle, une valeur ; « si la femme est une liberté plus difficile, elle n'est pas une liberté moindre ».

Ensuite, l'auteur a raison de promouvoir le rôle de la femme dans la société. Depuis *Chrysale*, dans *Les femmes savantes*, on a fait du chemin. La boutade de Bernard Shaw : « L'Américain blanc relègue le noir au rang de cirer de souliers : et il en conclut qu'il n'est bon qu'à cirer des souliers » (DS, I, p. 25), qui pouvait s'appliquer à toute une tradition occidentale imposée aux femmes, doit devenir un anachronisme. *Maison de poupée*, d'Ibsen, où la femme quitte le foyer, parce que son mari veut qu'elle ne soit que charmante, délicieuse, mousseuse, tel un éternel enfant, trouve sa réplique dans les romans d'Alba de Céspedes, *Le cahier interdit*, *Elles*, *Avant et après*. Les documents récents du Pape Pie XII, soulignent du reste le rôle que la femme doit jouer dans la société, indépendamment et autrement que dans son foyer.

En troisième lieu, l'amour entre l'homme et la femme, fondé sur une vraie réciprocité, s'exprime dans un texte qui résume l'essentiel :

Dès qu'il y a chez l'homme et chez la femme un peu de modestie et quelque générosité, les idées de victoire et de défaite s'abolissent ; l'acte d'amour devient un libre échange... Le problème pour la femme est qu'elle puisse rencontrer quelqu'un qu'elle puisse considérer comme un égal (DS, II, p. 534, 536).

Au-delà de cette générosité, et conditionné par elle, se dessine un dépassement de la différenciation sexuelle, une ouverture de l'homme et de la femme sur les tâches humaines :

Quand enfin il sera ainsi possible à tout être humain de placer son orgueil par-delà la différenciation sexuelle, dans la difficile gloire de sa libre existence, alors seulement la femme pourra confondre son histoire, ses problèmes, ses doutes, ses espoirs, avec ceux de l'humanité ; alors seulement elle pourra chercher dans sa vie et ses œuvres à dévoiler la réalité tout entière et non seulement sa personne (DS, II, p. 558).

Enfin, la sexualité elle-même est mise à sa juste place, en réaction contre la marée aphrodisiaque qui envahit la société occidentale :

La sexualité ne nous est jamais apparue comme *définissant* un destin, mais comme exprimant la totalité d'une situation qu'elle contribue à définir... Dans la sexualité se matérialiseront toujours la tension, le déchirement, la joie, l'échec, le triomphe de l'existence... La vérité c'est que l'amour physique ne saurait être traité ni comme une fin absolue ni comme un simple moyen ; il ne saurait justifier une existence ; mais il ne peut recevoir aucune justification étrangère. C'est dire qu'il devrait jouer en toute vie humaine un rôle épisodique et autonome. C'est dire avant tout qu'il devrait être libre (DS, II, p. 561, 576, 328).

Aussi bien, sans rejoindre la vision spirituelle de l'univers, Simone de Beauvoir réintègre parfaitement, au sein de la vie sexuelle, les valeurs de générosité :

Cet épanouissement suppose que... la femme réussisse... à établir avec son partenaire un rapport de réciprocité. L'asymétrie de l'érotisme mâle et femelle crée des problèmes insolubles tant qu'il y a lutte des sexes : ils peuvent aisément se trancher quand la femme sent chez l'homme à la fois *désir et respect*... Les mots recevoir et donner échangent leur sens, la joie est gratitude, le plaisir, tendresse... Il est d'autant plus bouleversant que les deux êtres qui ensemble nient et affirment passionnément leurs limites sont des semblables et sont cependant différents. Cette différence qui, trop souvent, les isole, devient quand ils se rejoignent, la source de leur émerveillement (DS, II, p. 156-68).

Il n'est que de se souvenir du « mur » derrière lequel Alexandra Minelli veillait, aux côtés de son mari endormi, *après* un rappro-

chement hâtif, anonyme, où il ne l'appelait jamais par son nom, pour savoir que Alba de Céspedes, dans *Elles* décrit le drame trop fréquent d'une sexualité « conjugale » qui est une caricature de toute valeur humaine.

Aussi bien, c'est, croyons-nous, cette générosité même dans l'émerveillement de deux êtres à la fois semblables et différents que Simone de Beauvoir met en péril par une thèse erronée, qui ne ressortit plus aux faits et aux situations concrètes, mais à une philosophie.

## L'« AUTRE » SEXE

### LE MODE D'ÊTRE DE L'INTÉRIORITÉ

L'erreur de Simone de Beauvoir n'est point de vouloir associer la femme aux tâches de l'homme, de vouloir la faire agir « dans le monde », librement, mais bien dans la conception unilatérale qu'elle se fait de cet agir, de cette vie, de cette liberté. Qu'il faille faire triompher la transcendance, c'est-à-dire la liberté de l'existant, sans cesse au-delà de ses actes, cela va sans dire ; qu'il faille fuir l'esclavage de ce que l'on appelle « immanence », l'alibi commode qui nous dispense d'agir, de courir des risques, c'est une autre évidence. L'erreur est de donner aux termes « transcendance » et « immanence » un sens raidement univoque.

La transcendance, Simone de Beauvoir la voit trop exclusivement sous le signe de l'action extérieure, affrontée aux choses pour les transformer. Sans doute, elle ne nie pas l'existence d'une liberté qui se situe au-delà de cet agir très extrinsèque, mais elle la distingue mal de ce dernier, elle la montre dans son prolongement ; elle ne parvient pas à voir que cette liberté existe aussi chez la femme et, surtout, qu'elle peut s'accommoder parfaitement, et même, qu'elle suppose un autre type d'agir, celui de la véritable immanence, c'est-à-dire de l'intériorité spirituelle. Simone de Beauvoir se montre ici rigidement fidèle à des thèses sartriennes sur l'absence de « dedans » à la conscience, sur le rejet de toute vie intérieure. L'immanence, particulièrement menaçante pour la femme, se situe toujours

dans le même domaine, par exemple celui de l'hétaïre, de la vedette, ou de la pin-up essayant de donner à leur féminité un pouvoir magique qui leur permet de prendre les mâles au piège de leur simple « présence-là », de les engloutir, en elles, en leur immanence (DS, II, p. 391). Deux textes montrent cette opposition un peu simpliste entre une transcendance vue de manière « agressive », celle de l'être contre, en face (*gegenüber-sein*), propre au monde masculin, et une immanence passive, dégradation de la liberté, propre au monde féminin :

Quand un garçon règle un combat à coups de poing, alors il sent qu'il peut se reposer sur soi du souci de lui-même... Jamais la jeune fille ne se dresse en face du monde, unique et souveraine (DS, II, p. 556).

Et un autre, plus caractéristique encore :

Quand on a déterré les statues de cendre de Pompéi, on a remarqué que les hommes étaient figés dans des mouvements de révolte, défiant le ciel ou cherchant à s'enfuir, tandis que les femmes courbées, repliées sur elles-mêmes, tournaient leur visage vers la terre. Elles se savent impuissantes contre les choses : les volcans, les policiers, les patrons, les hommes. « Les femmes sont faites pour souffrir, disent-elles. C'est la vie on n'y peut rien. » (DS, II, p. 427).

Que la patience, l'humilité, la résignation, puissent signifier tout autre chose, indiquer une autre manière, aussi authentique, d'être au monde, Simone de Beauvoir le voit mal. Elle prétend que les femmes ne veulent pas être exaltées en leur féminité mais en leur transcendance ; c'est en niant la Femme, qu'on peut aider les femmes à s'assumer comme êtres humains ; plus les femmes s'affirment comme êtres humains, plus la merveilleuse qualité de l'Autre meurt en elles ; l'éternel Féminin doit donc être relégué aux placards à vieux jouets, car c'est en s'assimilant aux hommes que la femme s'affranchira. À la limite, disait avec humour Buytendijk, la femme ne sera totalement libérée que le jour où elle pourra aussi facilement que les hommes pratiquer des métiers d'homme, celui de déménageur ou de débardeur, par exemple.



Or, il y a une autre transcendance, et une autre immanence que celles que l'on vient de dire. À côté de l'être contre, avec l'agressivité qu'il comporte, il y a « l'être avec », dans le prolongement de l'instinct de sympathie. Ainsi la « passivité » de l'expérience artistique implique une forme supérieure de l'activité : l'immanence des amoureux, leur présence l'un à l'autre, dans le silence, dans le refus de tout « faire », n'est point démission, mais rejaillissement, source rénovée, d'action, chez celui ou celle qui aime ou se sait aimé ; la présence est ici au-delà de cette caricature qu'est l'expression « faire l'amour ».

La même réalité qui semblait passivité, change désormais de signe. Ou bien la gestation, par exemple, sera une pure aliénation, où la femme aura le sentiment que, « jour après jour, un polype né de sa chair et étranger à sa chair va s'engraisser en elle » ; elle se sentira « la proie de l'espèce » (DS, II, p. 309-310) ; ou bien, elle sera la mystérieuse « vie-avec », une symbiose, physiologique sans doute, mais aussi psychologique, vécue en l'attention de l'être total au monde caché d'une présence ; elle sera confiance en cette obscure germination de la vie à travers soi, certitude que, à travers ce qui, apparemment, n'est qu'une *chimie obstinée* et dépourvue de sens, aveugle et têtue comme une fièvre, un appel, un vœu créateur nous atteint.

Il n'est pas question, en valorisant l'intériorité, de replonger la femme dans sa condition d'autre inessentiel et passif, de la renvoyer à ses fanfreluches et à ses dentelles, à sa lingerie et à sa parure de poupée qui doit plaire ; mais les critiques de Simone de Beauvoir n'auront leur pleine valeur que situées dans une perspective où la femme n'est pas un « deuxième » sexe, inférieur, mais un « autre » sexe.

#### LES MODES DE PARAÎTRE DE LA FEMME : JUVÉNILITÉ, SYMÉTRIE

Si l'on prend comme critère de l'authentique existence humaine, la force musculaire et l'émotivité minima, la femme sera toujours inférieure à l'homme ; mais si sa moindre puissance musculaire et son émotivité plus grande sont l'envers d'une autre manière d'être au monde, différente de celle de l'homme, mais tout aussi humaine, le problème posé par le *Deuxième*

*sexe* prend une profondeur nouvelle. Sans doute, les modes d'être et de paraître de la femme s'apparentent souvent à ceux de l'enfant, mais la vraie « féminité » commence lorsque la femme assume ses modes d'être et de paraître, et les choisit comme modes d'exister.

Quelques textes du livre de Buytendijk, *La femme, ses modes d'être, de paraître, d'exister*, vont esquisser cette dimension originale de « l'autre sexe ». D'abord, comment « apparaît » la femme dans le « langage » de son corps ? Comment l'éprouve-t-elle ?

L'homme manifeste sa force en bombant le torse ; la femme éprouve son ventre ou son bassin comme le lieu originel et le centre de sa masse corporelle : équilibrée à la façon d'un navire. Ceci modifie entièrement l'expérience corporelle des sentiments et des émotions. La poitrine, qui respire et qui bat, est à la fois la source et le siège de la conquête, de l'impulsion, de l'effort, en un mot de l'expansion, — mais non le ventre qui (même physiologiquement) doit s'effacer. Au ventre appartiennent la continuité de l'existence, la conservation provisoire, la digestion, l'assimilation des aliments, enfin la reproduction... La poitrine féminine ne peut être comparée en rien au torse viril. Elle est la douceur extériorisée, l'humeur féminine sous sa forme maternelle (B, p. 215 et n.).

Aussi bien, cette différenciation n'a pas de sens en elle-même, mais seulement lorsqu'elle est située dans un ensemble plus vaste, celui de la *juvénilité* propre à la femme :

Quelle est la juvénilité paraissant dans la femme ? Elle exprime une immanence plus forte, en ce qu'elle traduit *une vie qui n'est pas tendue vers la possession du monde* et ne se manifeste pas comme expansion et transcendance. Cette immanence s'offre à nous dans des formes lisses, rondes et juvéniles qui paraissent enclorre une *intérieurité* inviolée et indiquer le possible, le virtuel... une plénitude et une richesse nées d'elles-mêmes (B, p. 229).

On le voit, ce n'est pas la douceur lisse des formes féminines qui, par elle-même, signifie quelque chose d'humain, mais le signe sensible d'un monde autre que celui de l'agressivité, l'indice « existentiel » d'une intérieurité faite de plénitude et de repos recueilli. Au lieu que, pour Simone de Beauvoir, l'homme est entièrement dans ce qu'il fait, car « il est ce qu'il fait », le

mode d'apparaître de la juvénilité féminine montre « que l'homme vaut plus que tout ce qu'il fait ; il est aussi sympathie, coexistence, contemplation. Le « regard d'aigle » veut percer le secret des êtres, pour les transformer, mais le regard « de sympathie », « ouvert », repose sur les êtres et les choses :

Sympathie, ou plus exactement coexistence... Le regard qui repose et qui glisse rayonne d'une immanence « ouverte », d'une sympathie dépourvue d'intentions actives... Le regard féminin met en contact un être qui demeure lui-même, et intérieurement près de lui-même, — avec une réalité qu'il accueille. Il exprime une communion, une coexistence. Ce qui passe pour vraiment féminin, est humain et l'humain peut être vraiment féminin (B, p. 232-33).

Le sens « humain » de ces modes d'apparaître se révèle mieux encore, si l'on considère la *symétrie* caractéristique de la femme. Son visage est moins asymétrique que celui de l'homme. Assumée librement, la symétrie exprime « une situation dépourvue d'ambiguïté, un mode d'être avec les choses ; l'asymétrie au contraire, plus fréquente chez l'homme que chez la femme, exprime, quand elle est délibérée, une attitude critique ; on choisit de ne pas être simplement présent auprès des choses ; quand la femme choisit l'attitude symétrique, elle décide de prendre part aux choses avec plus ou moins de sympathie et par là récuse l'attitude critique ; or « l'être connaissant n'est pas seulement intentionnel et critique, il est une manière de demeurer auprès des choses, d'être avec. » C'est, depuis toujours, le comportement de la sagesse :

La vraie sagesse demeure près des choses en les distinguant, mais sans les transformer. Elle est, dans l'apparence, une forme de juvénilité. Elle est transcendance de toute transcendance (B, p. 246).

Le terme biblique de « Sagesse divine », de genre féminin, dévoile que nous rejoignons ici une tradition religieuse absente de la pensée sartrienne. « La Sagesse divine trouve ses délices à demeurer *parmi* les enfants des hommes ». La phénoménologie a du reste relevé une parenté entre le comportement symétrique et celui de la prière :

Une enquête a révélé que chez tous les peuples les attitudes de la prière sont symétriques. L'attitude symétrique signifie qu'on *prend*

une attitude et donc qu'on n'est pas simplement présent, comme l'enfant est présent (B, p. 240-241).

Aussi bien, juvénilité et symétrie, sont signes de *l'intériorité* spirituelle, par exemple dans cet état de « détente » où l'existence ne semble plus viser le monde » (B, p. 262), mais le dépasser dans une réalité plus vraie :

L'admirable beauté de la Pietà de Michel-Ange est en ceci que la Mère près de son fils mort ne manifeste aucune émotion ; son existence est parfaitement détendue et intériorisée ; elle n'est plus de ce monde (B, p. 263).

Elle n'est plus de ce monde de « l'extériorité » épuisante, mais elle n'en est que plus universellement valable, proche de nous, « intrahistorique », « intratemporelle » dirait Unamuno. L'immuable, l'éternel, est aussi ce qui nous pacifie en profondeur, nous recueille, nous rassemble en nos sources vives :

L'apparence de la femme, quelque mobile qu'elle soit, est pourtant statique car elle est l'apparence de l'immuable sur quoi l'œil *se repose*, cette femme qui est pleinement elle-même ici et maintenant. La transcendance caractéristique de son humanité ne se manifeste pas comme dépassement visible de la réalité vivante que nous percevons en elle. Le mystère de la femme, lorsque nous la considérons comme « lys des champs » est précisément l'invisible de la transcendance qui ne s'annonce dans la réalité concrète du monde que par la plénitude d'une vie, laquelle n'existe apparemment pas dans le monde, ne projette délibérément aucun monde et n'est pas soumise au monde, parce qu'elle ne l'affronte pas comme le non-soi. Le monde de la femme paraît dès lors se rencontrer *en* elle, se manifester *avec* elle (B, p. 265-266).

En d'autres termes, juvénilité, symétrie, intériorité, sagesse culminent dans la « *liebende Wirkheit* », qui aime l'être humain non pour tel ou tel motif ou avantage, mais pour lui-même, avec désintéressement :

Le sommet de la nature est dans l'être humain et, dans celui-ci, la féminité. Et ce sommet est l'amour, celui de l'être humain pour l'être humain : son désintéressement nous fait pénétrer l'âme de la femme (B, p. 278).

Comment ne pas être frappé de voir la convergence de ceci avec un grand thème de Goethe : le poète de Weimar savait bien que l'esprit signifie « domination de la nature par la volonté et l'intelligence » ; mais il savait que l'esprit signifie *aussi* une manière de participer aux choses, dans le *Schaudern* par exemple, dans la capacité d'entrer en contact avec les « Mères » abyssales, archétypes de la réalité. Son éternel féminin, du final de Faust n'a rien à voir avec les fanfreluches et frivolités de la bourgeoisie philistine ; il exprime au contraire cette connaissance par communion, par symbole si parfaitement exprimée dans les vers célèbres

Alles Vengangliches  
Ist nur eine Gleichnis  
Das ewig Weibliches  
Zieht uns hinan

Rainer Maria Rilke a saisi lui aussi cette intériorité de l'amour dans le geste de la femme qui sourit, lasse, à son miroir : elle peut, sans doute, se complaire comme Narcisse, en cette eau immobile où se reflète son visage, mais elle nous rend sensible ce monde au-delà du monde agité, que la poésie, la femme, l'amour et la mystique religieuse ont toujours, chacune à leur manière, apporté à l'homme :

Wie in einem Schlaftrunk Spezereien  
Lösst sie leise in den flüssig klaren  
Spiegel ihr ermüdetes Gebaren  
Und sie Tut ihr Mächeln ganz hincin (B, p. 282).

#### LES MODES D'EXISTER DE LA FEMME : LE SOIN ET LA TENDRESSE

Le mode de paraître de la femme est aussi un mode d'exister. Tandis que, selon Simone de Beauvoir, « l'exister » se définissait exclusivement en termes de « dynamique expansive », sous le signe de « *l'homo faber* », selon Buytendijk et les phénoménologues, un autre style de vie, celui du « prendre soin » est aussi authentiquement humain que l'autre :

L'acte humain le plus parfaitement correspondant à la motricité de la femme, est celui de prendre soin ; il nous donne le sens de son

existence et celui du monde où elle vit... L'être au monde comme souci (comme prendre soin) détermine la relation de la femme à son corps et... l'acte de prendre soin s'épanouit dans la possibilité maternelle (B, p. 288-289).

La dynamique féminine est adaptative, tandis que celle de l'homme est expansive : il suffit de filmer au ralenti la marche d'un homme, saccadée en sa dernière phase, se dirigeant vers un but, et celle de la femme, ralentie, liée, rythmique, toute préoccupée de s'accommoder à elle-même et aux choses ; de même, une balle, entre les mains du garçon, devient instrument de percussion, tandis que la petite fille en fera l'instrument d'un jeu d'adresse. Aussi bien,

Le monde du travail est un monde d'obstacles. Il forme une existence où se succèdent tension et détente, où cette succession même constitue une existence solide, dure et forte, décidée à l'action, faite de vouloirs, de pouvoirs et de devoirs, de courages et de succès. De toute évidence, ces traits sont ceux-là mêmes qu'on reconnaît traditionnellement à l'homme... Or le travail a pour objet l'inhumain... Une logique interne veut que le travail réduise l'existence à l'objectivité, à la positivité, à la connaissance empirico-rationnelle, mais aussi à la solitude, puisqu'il détruit la relation inter-subjective entendue comme sympathie ou amour (*liebende Wirheit*) (B, p. 326-327).

Au contraire le monde du « prendre soin », du « souci » est un « être-avec », un « se trouver dans » :

Le monde du souci est celui des valeurs réelles et possibles, suscité par l'engagement de la personne qui a souci. L'existence se fait soumise, attentive, obéissante, désintéressée. Le désintéressement... ne considérant pas le réel... renonce à obtenir des buts pratiques éloignés et liés à une initiative personnelle. L'existence ici ne consiste pas dans le « pouvoir », le « devoir », le « vouloir », mais dans la « coexistence » et le « respect » : elle est soumise, obéissante et douce... Celui qui prend souci, si son souci est authentique... a foi et confiance que le souci et la coexistence mettront au jour des valeurs qui autrement demeureraient cachées (B, p. 327-328, 331).

En ce sens Alain pouvait écrire :

La fonction féminine est de conserver la forme humaine, de la protéger. L'humain donc est la province féminine et l'inhumain la masculine (cité par B, p. 332).

Aussi bien, c'est dans la *tendresse* que le mode d'exister du « soin » se dévoile en son entièreté. Le propre de la tendresse est de protéger ce qui est fragile, de l'entourer de cette atmosphère reconfortante sans laquelle il s'étiolerait et mourrait. Les enfants-loups, privés de tendresse humaine, n'avaient pas accédé à l'humanité, car l'être - avec de la tendresse est aussi nécessaire au vivant que l'air qu'il respire et la nourriture qu'il mange. Le tendre soin de la mère pour l'enfant, de l'épouse pour l'époux, de l'infirmière pour le malade, de la femme pour les mille détails qui enjolivent la vie, en font une paix qui rassérène. Buytendijk la détaille dans cette page magistrale :

Ce qui fait de la tendresse un acte proprement humain est l'intention qui, à travers le tendre geste, le tendre regard, la tendre parole, vise à se rendre présent comme personne et à se soucier de l'autre comme personne, par le medium de la chaleur et de la douceur maternelle, par la protection et le don de soi... La douceur du geste, de la parole, du regard caressant nous rend l'objet présent dans sa propre douceur, nous livre la gentillesse dans la gentillesse qui l'accueille, sa précarité dans la précaution qui l'entoure... Cette puissance dispensatrice de chaleur, de nourriture, de caresse... partout et toujours fait germer dans la nature et la civilisation le caché, le faible, le fragile, le subtil. Il en va ainsi dans l'amitié et dans l'amour, dans l'éducation et dans tout travail qui n'est point égoïste. Et encore dans l'art et dans la connaissance, pourvu qu'elle naisse de l'étonnement et de l'admiration et qu'elle ait sa source dans l'amour de l'être. Enfin, il en est ainsi dans l'épanouissement de la personnalité, l'affinement de la pensée, l'éveil d'une sensibilité nuancée, la subtilité des distinctions ; de même encore dans le progrès de la foi, le rétablissement de l'image divine dans l'homme, — en vue duquel nous devons faire appel à la maternité la plus douce, *la plus délivrée et donc la plus virginale*, celle de la femme qui représente auprès de Dieu l'humanité souffrante (B, p. 365-366, 372-373).

\* \* \*

Une vérité d'une immense importance se dévoile ici. « Il n'y a pas d'existence exclusivement masculine ou féminine, mais deux possibilités de *l'humain* compris comme conscience, laquelle est nécessairement intentionnelle (être en face de) et tout aussi nécessairement être-avec » (B, p. 315) ; une société

presque totalement sous le signe de la masculinité s'identifierait, bientôt à cette fonctionnalisation dont parlait Gabriel Marcel ; elle secrèterait l'ennui, l'effort stérile d'une tension sans cesse se dépassant : songeons au monde « technicisé » des pays marxistes ou à l'américanisation des loisirs. Inversement, une société fondée sur la prédominance des valeurs féminines, tomberait bientôt dans la passivité et la rêverie.

C'est en chaque être humain que se vérifie cette loi : un homme qui ne serait que « masculin » verserait bientôt dans l'agitation orgueilleuse, sur un vide d'intériorité vraie : une femme seulement « féminine », risquerait de redevenir « infantile » et frivole. Autrement dit, le mode d'exister masculin et le mode d'exister féminin sont complémentaires, non seulement entre les sexes, mais à *l'intérieur de chacun des sexes* ; ils s'incarnent, sans doute, dans des organismes différemment sexués, mais ils *dépassent par eux-mêmes la différenciation sexuelle* et rejoignent le monde spirituel :

L'être authentique masculin ou féminin est une forme d'être spirituel. C'est pourquoi l'opposition des sexes n'est pleinement elle-même que dans l'opposition éthique (B, p. 336).

Selon Albert Frank-Duquesne, l'homme est « *existence duelle* » ; il est à la fois projet, élan, éclatement créateur de techniques, faisant de la nature une « anti-physis », et présence aimante, coexistence, être-avec, sympathie, tendresse, amour et adoration. Sans la puissance de jaillissement « paternelle », l'existence retomberait au niveau d'une nappe étale, bientôt réduite à un objet brut ; mais sans « tendresse » « féminine ».

Cette existence ne serait plus qu'inquiétude perpétuelle, mouvement incessant d'un but à l'autre, existence ballotée jour après jour, se fuyant et fuyant la réalité. Elle justifierait la définition par quoi Sartre achève *L'être et le Néant* : « L'homme est une passion inutile » (B, p. 336).

Les grandes personnalités témoignent toutes de cette « existence duelle » : il y a en elles la puissance d'affirmation, l'audace, l'activité inlassable dans la société, la force bouleversante qui culbute les obstacles et « invente » des solutions, mais aussi la tendresse cachée, la douceur, l'attention aux autres, en une



présence qui leur donne le sentiment qu'ils sont seuls aux mondes, justifiant un don total. Iphigénie, dans *l'Iphigénie auf Tauris* de Goethe, Imogène, Cymbeline, unissent une féminité charmante à une force indomptable : Hamlet, le roi Lear, Achille, Hector, joignent au courage indomptable du soldat, la douceur du sourire qui songe en regardant le petit enfant apeuré : « *O de meidèsen Hectór eis paida siòpè...* Vincent de Paul, Catherine de Sienne, Catherine de Gênes, Thérèse d'Avila, en leur vie, dépassent et intègrent les antinomies du mode d'existence masculine et féminine, réalisent, au-delà du mariage charnel, le mariage spirituel du féminin et du masculin, dans la lumière de Dieu.

Ainsi donc, l'amour maternel « est le modèle de tous les amours » : tandis que, dans l'amour-désirant, on choisit ce qui plaît, « le désir, la rencontre n'étant autre qu'une circonstance de hasard rendant l'instinct actif », dans l'amour maternel « la mère ne choisit pas son enfant, elle le reçoit ». « Ainsi, commente Alain, la perfection de l'amour est de préférer ce qu'il a. Cette règle est pour l'esprit ». (Cité par B, p. 369). Cette règle est pour l'esprit : comment dire mieux que cet amour maternel est spirituel, parce que gratuit, se posant sur ce qui est, pour le créer et le recréer. Quelque chose doit en être présent dans l'être le plus masculin, sous peine d'en faire un robot technicisé, car il est un reflet de l'éternelle enfance, de la tendresse « maternelle » de Dieu qui nous donne la vie.

\* \* \*

Simone de Beauvoir parlait de « situation » de la femme : cette situation est bien telle que son livre la décrit. Mais il y a plus dans le *Deuxième Sexe* que les théories étroitement sartriennes qui enserrent et étranglent la générosité foncière du dessein : les modes d'être et de paraître de la femme, Simone de Beauvoir les a vus seulement en contraste avec un mode masculin qui semble bien avoir ébloui, court-circuité à tel point sa pensée qu'elle n'a plus su voir qu'ils étaient le signe d'une intériorité authentique, d'une tendresse dont témoignent ses meilleures pages, et qui éclate dans maints passages des *Mandarins*. Situation de la femme ; mode d'être et de paraître : tout cela

n'est rien s'il n'est assumé dans un mode d'exister. Ce n'est donc plus situation qu'il faut dire, mais *vocation*, vocation de la femme, qu'elle peut assumer ou refuser, mais qui dépasse sa différenciation physiologique et se situe au-delà des servitudes purement sociales. Non point « deuxième sexe », mais « autre sexe » ; non point supériorité ou infériorité, mais différence de style.

## VISION CHRÉTIENNE

La théologie prolonge les considérations qui précèdent. La femme ne peut être cet « autre inessentiel et passif » qu'en aurait fait la société occidentale. L'affirmation prophétique de la Bible, dans la *Genèse*, souligne en effet que « l'homme », auquel est donnée la royauté créatrice sur le monde, est « homme et femme », le terme « Adam » signifiant l'un et l'autre ; la femme est donc image de Dieu au même titre que l'homme. Elle est « l'os de ses os et la chair de sa chair », car elle est l'expression vivante de ce qui en l'homme est le plus intime, le plus secret, le plus puissant ; elle est l'image de l'homme, son vis-à-vis ; mais le dialogue qu'elle noue avec lui, dans l'amour, lorsque « l'homme quittant son père et sa mère, adhère à sa femme et fait avec elle une seule chair », s'inscrit dans le contexte plus vaste de l'aide qu'elle doit donner à l'homme dans son œuvre de domination du monde. Elle est « un Autre », sans doute, car la polarité sexuelle est voulue de Dieu, avec toute la richesse du mystère maternel qu'elle comporte ; mais cet « autre » n'est pas inessentiel et passif, car il doit, avec son conjoint, dominer le monde ; l'humanité doit croître et multiplier « pour remplir la terre *et la dominer* » ; la vocation d'épouse et de mère s'inscrit donc à l'intérieur de la vocation humaine générale, d'image royale du Dieu créateur.

Il faut aller plus loin. S'il est vrai que le mode d'exister féminin est tout aussi humain que le mode masculin, s'il est vrai qu'il transcende de soi la différenciation sexuelle, *quelque chose doit s'en retrouver en Dieu lui-même*. Aussi bien, nous l'avons déjà dit, le terme « sagesse » est du genre féminin dans la Bible ; toute une doctrine sur la « sagesse » s'efforçant de découvrir ce

qui, en Dieu, fonde transcendentale la « féminité » s'est développée dans l'orthodoxie ; une des intuitions géniales de Frank-Duquesne avait été, dans *Création et procréation*, de construire une « sophiologie » catholique.

Le terme « Esprit » dans la Bible est également du genre féminin ; la théologie a souligné le lien particulier entre l'incarnation du Fils de Dieu au sein de la Vierge Marie, et l'Esprit-Saint « *Conceptus est de Spiritu Sancto ex maria Virgine* ». Cette tradition a vu dans le jaillissement de la vie divine, du Principe sans Principe qu'est le Père, source unique et ineffable de toute vie, de toute création, l'équivalent transcendant, disons mieux, l'archétype du mode d'exister « masculin » : « Le Père, de qui toute paternité descend, au ciel et sur la terre » disait Saint Paul. Le mouvement par lequel, au contraire, cette vie divine, jaillissante éternellement, remonte comme à sa propre source, pour y renaître et se reposer en elle, ce mouvement de retour, au sein de la communication parfaite, cet amour de la divinité par elle-même et en elle-même, qui est l'Esprit-Saint, est l'équivalent transcendant, disons mieux, l'archétype, le modèle éternel de tout ce qui est mode d'exister « féminin ».

Buytendijk écrit que le mode d'être du « travail » dessinerait une ligne, tandis que celui du « prendre soin » représenterait un cercle fermé (B, p. 329). L'icône de la Trinité de Roublov, dessine cette double figure, de la ligne et du cercle. La ligne, sinueuse, douce, vivante, part du Père dont jaillit la vie, ce Père représenté par l'Ange assis, au centre, plus haut que les autres voyageurs mystérieux, posant sa main sur la table, comme pour laisser s'écouler la vie. Le cercle se dessine autour des silhouettes des trois anges, et, bien qu'il soit ouvert vers notre terre, car la vie du Père, il la communique, il se referme aussi doucement, en une gracieuse courbe « féminine ». La force et la douceur, la verticalité et la courbe, le mouvement jaillissant et le repos silencieux des trois visages « présents les uns aux autres », rendent comme sensible, dans ce chef d'œuvre de la peinture théologique, la présence, en la Trinité mystérieuse, de l'image divine que sont l'homme ET la femme.

La Vierge Mère, virgine et maternelle, l'Église Notre Mère, s'inscrivent dans le prolongement de cette théologie de la « vie duelle », reflet de la vie de Dieu :

Femmes soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur.

Car le mari est la tête de la femme, comme, de même le Christ est la tête de l'Église, et il est le sauveur du corps

Or, de même que l'Église est soumise au Christ, les femmes aussi doivent l'être à leurs maris, en toutes choses.

Vous, les maris, aimez vos femmes, tout comme le Christ a aimé l'Église et s'est donné pour elle ;

Afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau joint à la Parole

Pour que Lui-même puisse se la présenter à lui-même, Église toute glorifiée, n'ayant ni tache ni ride, ni rien de semblable, mais pour qu'elle soit sainte et immaculée.

C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leurs (propres) corps, qui aime sa femme s'aime lui-même, aime soi-même (Eph. V, 22-28).

De ce texte vertigineux, disons avec Frank-Duquesne et Evdokimov, qu'il fonde le vrai mariage de l'homme et de la femme, et qu'il permet de dépasser définitivement toute sujétion juridique ou naturelle de la femme à l'homme : la subordination dont parle saint Paul s'inscrit en effet à l'intérieur d'un mystère de communication de la vie, de sacrifice de sa propre vie pour purifier et sauver celle de l'épouse. La subordination de l'Église à son Époux Jésus est l'envers du don que le Christ fait lui-même, de lui-même, à son Église, dans sa passion, sa mort et sa résurrection. C'est donc seulement dans la mesure où les maris donnent leur vie pour leurs épouses, c'est-à-dire dans la mesure exacte où ils aiment leur femme COMME le Christ a aimé son Église, se sacrifiant, donnant tout pour elle, que la subordination de la femme se justifie. Cette théologie situe la subordination de la femme sur le seul terrain où le christianisme l'a jamais placée, celui de la communication mystérieuse, sur le plan humain et sur le plan surnaturel, d'une vie qui participe à l'amour par lequel l'Église s'est donnée à son Époux, à l'amour par lequel l'Époux s'est donné à son Église. À la limite, la « subordination » de la femme est un reflet de cette relation qui fonde le repos, en Dieu Trinité, sur le jaillissement premier de la vie du Père.

## APPENDICE :

**25 ans après**

*(Tout compte fait) (1974)*

En ce qui concerne la situation de la femme, Simone de Beauvoir affirme : « Théoriquement je demeure sur les mêmes positions. Mais sur le plan pratique et tactique ma position s'est modifiée » (TCF, p. 497). Simone de Beauvoir donnerait actuellement des bases matérialistes et non idéalistes à l'opposition du Même et de l'Autre (TCF, p. 497), Elle continue à affirmer que la féminité est une construction culturelle et non une donnée naturelle. Elle apporte à ce sujet des données nouvelles, par exemple des études sur les trois premières années de la vie de l'enfant qui sont infiniment plus décisives qu'on ne l'imaginait jusqu'à présent, et qui se situent bien antérieurement à l'apparition du complexe d'Oedipe (TCF, p. 497). Or, écrit-elle, « dès le berceau, et davantage encore par la suite, les parents attendent autre chose de la fille que du garçon. Bien entendu cette attente n'est pas un état d'âme : elle se traduit par des conduites » (TCF, p. 499).

Si Simone de Beauvoir s'est ralliée au mouvement de libération féminine, c'est parce qu'elle a découvert que nulle part, même dans aucun pays socialiste, la femme n'est devenue l'égale de l'homme (TCF, p. 503). Les femmes doivent donc prendre dès aujourd'hui leur sort en mains (TCF, p. 504). Citons un long passage caractéristique à ce sujet :

J'entends par féminisme le fait de se battre pour des revendications proprement féminines, parallèlement à la lutte des classes et je me déclare féministe. Non, nous n'avons pas gagné la partie : en fait, depuis 1950, nous n'avons quasi rien gagné. La révolution sociale ne suffira pas à résoudre nos problèmes. Ces problèmes concernent un peu plus de la moitié de l'humanité : je les tiens à présent pour essentiels. Et je m'étonne que l'exploitation de la femme soit si facilement acceptée. Considérant les démocraties anciennes,

profondément attachées à un idéal égalitaire, on conçoit mal que le statut des esclaves leur ait paru naturel : la contradiction aurait dû, semble-t-il, leur sauter aux yeux. Un jour peut-être la postérité se demandera avec la même stupeur comment les démocraties bourgeoises ou populaires ont maintenu sans scrupule une radicale inégalité entre les deux sexes. Par moments, bien que j'en voie clairement les raisons, j'en suis moi-même ébahie. Bref, je pensais autrefois que la lutte des classes devait passer avant la lutte des sexes. J'estime maintenant qu'il faut mener les deux ensemble. (TCF, p. 504-505).

Il est parfaitement exact que l'égalité en l'homme et la femme est bien loin d'être obtenue. Il est profondément exact également que la société humaine perd par cette inégalité un aspect multiforme, varié, pluricolore, auquel elle n'aurait qu'à gagner. Nous pensons qu'il est possible de maintenir les réflexions que nous avons faites, avec Buytendijk, sur la femme, avec ce que Simone de Beauvoir affirme sur la lutte des sexes, sur la recherche d'une véritable égalité de l'homme et de la femme. Nous savons bien qu'elle rejette l'idée d'égalité dans la différence. Mais nous nous permettons de penser qu'il n'y a pas contradiction fondamentale entre cette vision et la sienne. Ce que Simone de Beauvoir rejette, c'est une « nature féminine » qui serait telle qu'elle emprisonnerait, qu'elle déterminerait par avance une série de comportements. Il est bien évident que dans la polarité entre l'homme et la femme, entre le masculin et le féminin, comme nous l'avons montré, les éléments de chaque pôle de l'existence humaine, masculins et féminins, doivent être présents dans chaque individu humain. Nous pensons que c'est là la véritable réponse à son problème. Nous pensons aussi que cela n'enlève rien à l'urgence de cette lutte dont elle nous parle et qui constitue certainement un point important dans la sensibilité contemporaine. Si étonnant qu'il y paraisse nous ne sommes pas très loin ici de ce que le pape Jean XXIII disait dans son encyclique sur les signes des temps : un des signes des temps selon lui était, avec la prise de conscience de la jeunesse, la promotion de la femme. Nous pensons qu'on a rarement écrit d'une manière aussi exacte et aussi prophétique dans un document pontifical.



S.M. la Reine s'entretenant le 22 janvier avec M<sup>me</sup> Marie Gevers

(Photo « Le Soir »)

## Pour les 90 ans de Marie Gevers

*Marie Gevers, doyenne d'âge et d'élection de l'Académie, a eu 90 ans au tournant de l'année. Tous ses amis — c'est-à-dire tous ceux qui la connaissent et connaissent son œuvre — avaient envie de l'entourer, de la fêter, comme si cet anniversaire était pour tous une sorte de fête de famille.*

*C'est ainsi que plusieurs personnes, qui en représentaient tant d'autres, se sont associées pour organiser une manifestation d'amitié : M. Jean Remiche, administrateur général de la Culture française ; M. Martin Wittek, conservateur en chef a.i. de la Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup> ; M. Roger Foulon, président de l'Association des Écrivains Belges ; M. Robert Goffin, président du Pen-Club français de Belgique ; M<sup>me</sup> Jeanine Moulin, présidente des Midis de la Poésie — et toute l'Académie en la personne de M. Georges Sion, son secrétaire perpétuel.*

*Cette manifestation, que tous voulaient vraiment amicale, a reçu aussitôt les plus beaux encouragements. Tous ses initiateurs ont été profondément touchés par le souhait de Sa Majesté la Reine de rehausser la séance de sa présence. La présence royale a réuni merveilleusement un double caractère : conférer à cette heure sa portée la plus haute et lui garder son expression d'affectueuse intimité.*

*M. Pierre Falize, ministre de la Culture française, avait tenu à assister à la séance et à y prendre la parole.*

*Le 22 janvier 1974 donc, à l'auditorium Maurice Lippens de la Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup>, une foule d'écrivains et d'amis entourait la grande romancière assise à côté de la Reine.*



*M<sup>me</sup> Liliane Becker lut avec beaucoup de talent des pages de Marie Gevers et M. Jacques Antoine, éditeur, put présenter à la Reine et à l'auteur les premiers exemplaires d'un très beau livre qui sortait de ses presses : la réédition en un volume de Madame Orpha et de Vie et mort d'un étang.*

*Deux allocutions furent prononcées : l'une par M. Georges Sion au nom des organisateurs de la manifestation ; l'autre par M. Pierre Falize, ministre de la Culture française. Nous en publions les textes ici-même.*

**Allocution de M. Georges SION  
Secrétaire perpétuel de l'Académie**

Madame,

Nous sommes tous ici profondément touchés de voir la Reine magnifier par sa présence le témoignage d'affectueuse admiration que nous voulions offrir aujourd'hui à notre grande et chère Marie Gevers. Parlant au nom de tous les initiateurs de cette fête, je rassemble ici une gerbe de sentiments qui vont de la gratitude la plus sincère au plus profond respect. Oserais-je dire pourtant que si nous mesurons le très haut privilège qui nous est fait et dont Marie Gevers est évidemment l'aval et la raison, nous aurions presque la témérité de n'en être pas étonnés. Nous savons en effet que Votre Majesté aime être partout où le cœur et l'esprit affirment leur qualité. Elle y apporte une présence irremplaçable, et aussi un sourire, un regard, une attention qui donnent à cette présence une tonalité toujours émouvante. Assumer les devoirs ou les usages d'une haute charge comme s'ils procédaient d'une nécessité intérieure et leur donner la plus authentique chaleur humaine, c'est la réussite à la fois exceptionnelle et permanente dont les Belges, en voyant vivre la Reine, sont depuis des années les témoins heureux et reconnaissants. Marie Gevers, qui eut l'honneur d'être votre traductrice, et nous-mêmes qui la fêtons, nous vous prions, Madame, d'accueillir notre respectueux merci pour ce que vous êtes et parce que vous êtes parmi nous aujourd'hui.

Chère Marie Gevers, nous ne sommes, dans cette salle pourtant pleine, qu'une très petite représentation de vos lecteurs et de vos amis. C'est que personne, sans doute, n'a approché votre œuvre sans éprouver, outre l'admiration, une sorte d'amitié pour une romancière qui savait nous proposer son univers et le faire nôtre aussitôt, et personne n'a pu vous connaître personnellement sans avoir l'impression de vous connaître depuis toujours et pour toujours. On ne saurait compter, par le monde

et dans cette salle, ceux qui, trouvant dans vos livres vos ressources de vie, ont appris ainsi à découvrir les leurs. On ne saurait compter, dans ce pays et dans cette salle, les écrivains qui vous doivent quelque chose : lecture attentive, encouragements, conseils. Le temps que vous avez donné aux autres est énorme. Mais ces semailles de temps, une merveilleuse récolte en est sortie et la moisson d'aujourd'hui vous entoure pour vous le montrer.

Comment parler de votre œuvre en un délai très bref ? On aurait envie de s'arrêter auprès de chacun de vos personnages, de rêver à vos poèmes, de méditer les livres où vous tirez plaisir des météores et des parallèles, où vous transfigurez les anciens grimoires et les traditions pour nous dire ce que signifient les fleurs ou les saisons, les sorcelleries campinoises ou les magies des hautes terres d'Afrique. Et l'on n'oublierait pas d'écouter le pas furtif de Guldentop, votre amical fantôme, dans les greniers de Missembourg.

Évidemment, tout est parti de Missembourg. C'est une des maisons les plus accueillantes et les plus secrètes du monde. Elle joue au château parce qu'elle est vaste, qu'on y arrive par une longue avenue qui secoue peu à peu les bruits de la route et par un pont de bois qui ressemble à une légende. Ce n'est pas un pont-levis, mais comme sa fragilité l'interdit aux voitures, il est presque aussi sûr. Une longue façade regarde un fossé plein de papyrus, une autre dresse trois pignons comme des spectateurs du grand jardin.

Mais comment parler de château pour cette maison qui est avant tout une bonne vieille maison, avec de vastes et de petites pièces, des escaliers et des couloirs qui ne cherchent vraiment pas la logique et un climat intérieur si dense et si bon qu'il réussit à faire aimer, à Missembourg, les pires caprices de notre climat !

Les prés, les buissons, les arbres sont, tout autour, superbes et familiers. Voici une nature jamais asservie, restée aussi vraie que vous-même et sur laquelle veillent des jardiniers sans impérialisme, des dendrologues qui sont savants par amour et toute une famille qui cousine avec ses arbres comme avec ses parents.

Des gens de tous les coins du monde ont passé par Missembourg. Je parie que pas un seul ne l'a quitté sans formuler le vœu fervent d'y revenir, parce qu'il en parlait, selon qu'il y était entré avec des joies ou des peines, heureux ou consolé.

Vous y êtes née, vous y avez passé toute votre existence, sauf quelques intermèdes dus aux voyages ou aux circonstances. Vous n'avez jamais su ce qu'était un changement d'adresse. C'est même là que vous avez fait votre éducation, du temps que votre mère vous révélait le vers français par La Fontaine et exerçait votre mémoire sur des fables qui y respirent toujours. Puis votre mère, en vous dictant *Télémaque*, vous apprenait une langue exquise et forte, l'analyse logique et celle des sentiments, le nombre et le style de la phrase, et cette souplesse de l'expression qui vous a fait évoquer, avec une égale sûreté, l'amour et la souffrance, l'Escaut et le Zaïre, le mystère et la clarté. Vous avez même pu apprendre là-bas le système solaire, par un ingénieux dispositif qui, d'un disque sur la façade, tire des lignes invisibles et mesurées jusqu'à des pierres et des troncs. Vos enfants et vos petits-enfants sont ainsi devenus des cosmonautes de jardin qui en savent long sur les réalités de l'espace.

Tout de même, si vous êtes enracinée, vous n'êtes pas immobile. Vous avez voyagé, emportant avec vous votre curiosité des choses et votre sens fraternel du monde. À six kilomètres de chez vous, vous regardiez avec une attention déferente si les fleurs de Contich diffèrent de celles de Vieux-Dieu, car, dites-vous, il faut parler aux fleurs avec gravité. À six mille kilomètres, vous preniez dans la main un peu d'eau du Nil naissant pour l'éprouver dans votre paume experte. Et quand vous marchiez dans les Alpilles avec Marie Mauron, vous échangeiez avec elle de patientes informations sur la flore du Nord et celle du Midi. Je les écoutais en profane un peu perplexe, et je me disais que je suivais deux saintes Maries de la terre.

Vous avez également voyagé dans le temps, recherchant des traditions menacées, des secrets perdus ou des mystères que nous croyons dissipés. Vous avez interrogé la symbolique végétale chez les Primitifs flamands ou celle du bouquet d'Ophélie dans *Hamlet*, et l'expérience enclose dans ce qu'on appelle la sagesse populaire quand on n'y croit plus et qui est cependant une

vieille et vivante sagesse. Vous avez révééré des dieux exigeants comme le hêtre Apollon qui, à Missembourg, veut son tribut de jeunes arbres et ressemble à une colonne dorique tant il est fort et droit.

Mais il serait injuste de donner à penser que vous êtes uniquement un écrivain de nature. Si présente, si puissante que soit la nature dans vos romans, elle est le cadre, l'environnement d'hommes et de femmes qui doivent exécuter leur tâche humaine : grandir, aimer, souffrir, lutter pour prendre conscience d'eux-même et du monde.

Ainsi avons-nous aimé cette Comtesse des Dignes qui trouve son destin ; cette Madame Orpha qui défend sa passion avec une dramatique ténacité et dont une fillette devine les souffrances avec une balbutiante et belle intuition ; ces hommes et ces femmes qui tentent d'esquisser leur Ligne de vie et qui, recrus par l'existence, espèrent une Paix sur les champs ; cette future mère qui passe la guerre à Walcheren comme dans un Château de l'ouest et qui accomplit sa maternité comme l'île accomplit sa saison.

Vous n'avez jamais dit que la vie était une idylle, et vos personnages tentent durement de comprendre et de se comprendre. Votre optimisme n'est pas l'euphorie, mais le courage, la résistance, le déchiffrement laborieux des lois non écrites, la confiance tenace dans le pouvoir de l'effort, du consentement et de l'amour.

Tout cela, vous l'avez rassemblé enfin dans un chef-d'œuvre. Cet étang de Missembourg, dont le souffle liquide entourait la maison et le jardin, vous l'avez respiré, ausculté, aimé comme un vieux compagnon dont vous auriez été responsable. Lorsque des terrassements lointains ont fait que la terre, un jour, l'aspira comme une éponge, il est devenu une sorte de vallon de fleurs sauvages, mais votre mémoire lui a rendu les eaux du souvenir. Tout ce qui venait de vous et des vôtres a entouré ces rives de présences enchantées ou nostalgiques. Qui sait si cet étang n'a pas trouvé dans sa disparition une vie nouvelle qui échappait au temps ? *Vie et mort d'un étang* est un livre admirable, et les pages où vous racontez ensuite votre vie dans la cave, quand les Vz écrasaient Anvers et ses environs, sont d'une déchirante et douce gravité.

Ne m'en veuillez pas si je rappelle que vous hésitez à les publier parce que vous les trouviez trop personnelles. C'est une réserve qui vous va bien, une modestie où l'on vous reconnaît, et un sentiment que vos amis ont eu raison de forcer, puisque nous y avons gagné cet admirable livre. Ne m'en veuillez pas de rappeler que tous ceux qui l'ont lu vous ont fait une place dans leur cœur. J'entends encore notre amie Valentine Tessier en parler comme d'un livre de chevet et en lire des pages avec une gravité sereine.

Comment vous définir d'un mot, chère Marie Gevers ? Si j'y étais forcé, je dirais que votre œuvre est une littérature d'accord. Accord entre la femme, l'œuvre et la maison, car on ne peut dissocier l'une des autres. Accord entre les règnes du monde ; accord entre les peines et les bonheurs ; accord avec le temps. Pour reprendre une formule que vous utilisiez il y a dix ans en comptant les mois de votre vie, vous disposez de mille mois que vous pouvez convoquer dans votre fraîche mémoire. Vous y faites la part de l'amour, des deuils, des espérances, des tragédies qui ne vous ont pas manqué, et des joies que vous n'avez pas manquées. Car — vous le répétez souvent — la vie a ses droits.

Si je vous dis ceci tant bien que mal, c'est au nom de tous ceux qui sont ici ou ailleurs, de tous ceux, surtout, qui ont pris l'initiative de cette fête. Vais-je les citer ? Il y a le Ministère de la Culture, qui se rappelle que vous avez reçu, il y a quelques années, sa plus grande récompense, le Prix quinquennal de Littérature, et qui sait que cet anniversaire n'est pas le seul à vous rendre unique dans ce pays. Il y a l'Association des Écrivains Belges et le Pen-Club français de Belgique, que votre nom honore. Il y a les Midis de la Poésie, où vous avez parlé et où l'on a parlé de vous. Quant à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, faut-il dire qu'elle tient à exprimer ici à sa doyenne d'élection une affectueuse fierté avec une tendresse fidèle ? Et je sais tout autant que nos confrères de l'Académie royale de Langue et de Littérature néerlandaises tiennent à leur part de congratulations.

Je devrais évidemment encore citer ce que vous savez si bien : toute votre famille qui vous entoure par la présence ou

par la pensée. Vous qui avez grandi avec Verhaeren ou Max Elskamp, vous êtes au centre d'une famille qu'on a envie d'appeler la *gens geversiana*. Les Willems et les Gevers sont nombreux et ils prolongent le miracle. Enfants, petits-enfants, neveux, cousins, tous sont doués. On trouve parmi eux un auteur dramatique et une romancière, un pianiste et un compositeur, des peintres et des poètes. On dirait que Missembourg jette à la face de ceux qui y vivent ou qui en sont comme on est d'une grande famille, d'incroyables pollens qui ne se perdent jamais.

Vous avez écrit un jour que chaque être possède, par le jour de sa naissance, une fleur-symbole ou une fleur-signé. J'ai vu que la vôtre, dont le nom dit la beauté rare et l'activité féconde, est l'orchidée-abeille. Nous ne pouvions rien trouver de plus beau ni qui vous convienne mieux. C'est donc par le signe de l'orchidée-abeille que nous vous redisons aujourd'hui notre merci et notre bonheur.

**Allocution de M. Pierre FALIZE  
Ministre de la Culture française**

Madame,

Il n'est pas de manifestation culturelle dans ce pays, où l'hommage de l'affection le dispute à celui du talent, sans la présence de Votre Majesté.

Que la Reine sache que cette relation poursuivie entre Elle et les artistes est ressentie par tous comme infiniment précieuse : plus qu'un encouragement, elle établit une connivence dont les échos sont sensibles à tous.

\* \* \*

Chère Marie Gevers,

Les anniversaires nous invitent à jeter un regard sur notre destinée, à repérer dans notre vie les lignes de faite. Vous avez écrit : « Il faut se sentir fort pour braver une recherche parmi les feuilles mortes du passé et pour se remémorer les points lumineux ».

Sans doute, les douleurs et les déchirements qui jalonnent nos existences ne vous ont pas été épargnés ; mais aujourd'hui est, pour vous et pour nous, un jour de joie et nous ne voulons nous souvenir que des « points lumineux ».

D'ailleurs, vous avez au-delà de toutes les péripéties atteint ce point de réussite humaine où l'être dégagé de toutes les contingences s'établit dans la sérénité et rayonne de tous les prestiges de la légende.

Tout d'abord l'époque à laquelle vous êtes née vous a offert des amitiés exceptionnelles.

S'il est vrai que ceux que nous aimons et qui nous aiment sont en quelque sorte la pierre de touche de notre valeur personnelle, il faut voir une première consécration de votre qualité dans le fait que vos amis furent Verhaeren, Max Elskamp, James Ensor, Franz Hellens, Crommelynck, Marie Noël, Vildrac,



Pierre Nothomb, Thomas Braun, Henri Davignon. Ils avaient perçu en vous ce don de vie qui fait les grands écrivains, cette acuité de regard qui au-delà des évidences du visible décèle la vérité intérieure des hommes et du monde.

Une énumération des titres de vos ouvrages constitue à elle seule un enchantement : « Les Arbres et le Vent », « Almanach perpétuel des jeux d'enfants », « La Comtesse des digues », « Bruyère blanche », « La grande marée », « L'herbier légendaire », « Plaisir des parallèles ».

Abondantes sont vos collaborations aux revues littéraires : Durendal, le Jeune Hainaut, La Renaissance d'Occident, la Revue générale belge, les Nouvelles littéraires, et parmi ces revues, l'une dont le titre est comme un jugement porté sur la manière dont votre génie synthétise les cultures : il s'agit de « Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre ».

Vous avez, chère Marie Gevers, le don de percevoir le mystère, de reconnaître, sous la banalité apparente de la réalité quotidienne, l'étrangeté un peu fantastique qui constitue l'âme des choses.

Du domaine où vous vivez, le prestigieux Missebourg, vous avez fait une légende ; vous avez peuplé votre univers d'invisibles présences qui donnent au réel une qualité chaleureuse. Les connivences qui vous unissent au monde animal et végétal tiennent de l'amour et de la magie. Vous avez apporté au monde des apparences, des compléments de poésie et de mystère.

Dans un de vos ouvrages vous rappelez un mot de Patrice de la Tour de Pin : « Les pays qui n'ont plus de légendes sont appelés à mourir de froid ». Votre patrie intérieure fait rayonner sur votre patrie charnelle la plus réconfortante des chaleurs. Votre regard fouille la réalité pour en dégager tout ce qui ne s'explique pas et ainsi vous donnez à notre univers une profondeur qui nous fascine. « Les racines de l'insolite, dites-vous, sont toujours prêtes à germer ».

Cet insolite, vous savez le découvrir, l'appriivoiser ; vous n'en faites pas un fantastique terrifiant pour l'homme mais un merveilleux qui enrichit notre vie quotidienne de tous les enchantements de la poésie. Vous avez créé un univers que vous nous faites partager pour notre plus grand bonheur.

Vous aimez rappeler que vous êtes « une paysanne » ; c'est que jamais les séductions des jeux de l'esprit ne vous ont détachée de la terre.

Le merveilleux qui retient vos regards ne s'oppose pas au réalisme ; il n'en est que le prolongement et l'approfondissement. Vous savez ce que sont les choses et les hommes mais vous savez aussi qu'ils ne sont pas seulement ce qu'un premier regard peut en découvrir.

Vous lisez le secret des choses et nous le faites percevoir ; c'est pour cela que vous êtes un grand écrivain.

Dès lors le temps qui use et disperse n'a plus de prise sur vous.

En ce jour où s'expriment notre admiration affectueuse et notre gratitude, je tenais à vous offrir le signe de votre perennité.

Deux de vos ouvrages : « Madame Orpha » et « Vie et mort d'un Étang » viennent d'être réédités par les soins de Monsieur Jacques Antoine et de sa maison si bien nommée « La Jeune Parque ».

Un livre qui se réédite fait songer à un printemps qui verdoie, au bourgeonnement d'une saison nouvelle.

Vous avez écrit, Madame, que chaque année vous guettez dans la nature le tout premier signe annonciateur du renouveau. Je n'aurai donc pas à dégager la valeur de symbole que revêt à mes yeux l'édition nouvelle que je me fais une joie de vous offrir, avec celui qui en a pris l'initiative.

## Les Midis de la Poésie ont 25 ans

*Les Midis de la Poésie sont une institution chère aux poètes, certes, mais aussi à un public fidèle qui aime entendre parler les poètes ou parler des poètes. Beaucoup de gens, hors de ce pays, hésitent à croire que depuis un quart de siècle, le mardi midi, des centaines d'auditeurs aiment, après s'être réconfortés d'un sandwich, entendre battre le cœur de la Poésie.*

*Le miracle, improbable et certain, a pourtant lieu année après année. On peut même assurer qu'il est plus sûr que jamais. Pour célébrer ce 25<sup>e</sup> anniversaire, les Midis de la Poésie avaient organisé une brillante soirée où un public très nombreux emplissait l'auditorium des Musées royaux des Beaux-Arts. Tous ceux qui prirent la parole à cette occasion évoquèrent cette belle aventure dont M<sup>lle</sup> Sara Huysmans a été l'âme, en 1949, avec Roger Bodart et M. Honoré Lejeune. Ils voulaient aussi remercier et féliciter M<sup>me</sup> Jeanine Moulin, présidente des Midis de la Poésie depuis 1968 et qui y prodigue son temps, son dynamisme et ses idées.*

*Le « discours des 25 ans », c'est M. Marcel Thiry qui le prononça. En voici le texte.*

**Allocution de M. Marcel THIRY  
le 28 janvier 1974**

Nous avons tous bien des raisons de fêter le 25<sup>e</sup> anniversaire des Midis de la Poésie. C'est donner une fête à notre mémoire, la mémoire des heures que depuis un quart de siècle nous avons passées à écouter des poèmes ou des propos sur des poèmes, ici ou dans cette salle « du » Résidence dont le fantôme un peu poussiéreux reste pour nous raconteur de beaux émois. Et les plus profonds de ces souvenirs sont ceux qui nous restituent « l'inflexion des voix chères qui se sont tues », je pense à ces accents des Armand Bernier, des Roger Bodart, des Jean Cocteau, qui ont paru à cette tribune et qui sont disparus. C'est aussi, cet anniversaire, une occasion de nous émerveiller. Il faut vraiment que les fondateurs des Midis de la Poésie n'aient pas senti le besoin d'espérer pour entreprendre quand ils ont conçu qu'on pourrait réunir toutes les semaines, au milieu de la journée, de deux à cinq cents amoureux de la poésie autour d'un thème poétique chaque fois renouvelé. C'est ce qui s'est accompli cependant. Par combien de fois dix mille peut-on nombrer les auditeurs qui au sortir de cet office de midi ont ainsi emporté en eux et mélangé au flot de leurs occupations, de leurs affaires, de leurs tracas ou de leurs plaisirs une certaine charge, une certaine coloration de poésie, capable d'interpréter le monde et qui aura peut-être infléchi, dans une mesure inconnaissable, le cours de celui-ci ?

Et la troisième raison, celle dont on pourrait me remontrer qu'elle aurait dû être citée en premier lieu, c'est de dire merci à ces inventeurs, dont l'un, Roger Bodart, n'est plus là, et l'on ne prononce pas son nom sans un battement de cœur ; à ces réalisateurs qui furent surtout des réalisatrices, ceux et surtout celles à qui nous devons que les Midis de la Poésie soient nés d'une idée audacieuse et pieuse, qu'ils aient vécu et qu'ils soient ce qu'ils sont. De Mademoiselle Sara Huysmans, qui a présidé à leurs destinées pendant vingt ans, jusqu'au nouveau règne de Madame Jeanine Moulin, qui ne dédaigne pas de servir la poésie par les tâches ingrates de l'administrateur comme elle la sert

avec maîtrise par l'essai et par le poème, et sans oublier les infatigables bonnes volontés qui les ont assistées l'une et l'autre, cette fidélité à l'entretien du feu sacré veut qu'aujourd'hui les vestales du culte soient honorées.

Or, voici le paradoxe. Alors que nous devrions entourer d'une liesse de congratulations tous les responsables, honoraires, ou absent, hélas ! ou en exercice, des Midis de la Poésie, ce sont eux qui nous offrent une fête, un Midi de soirée, un Midi de gala, et c'est un très précieux gala puisqu'il nous vaut la joie exceptionnelle de retrouver Norge, Norge le lointain, Norge le désiré, qui est venu de sa terre de soleil pour nous ensoleiller. Et cette fête, de plus ils ont voulu que ce soit celle de la musique en même temps que celle de la poésie. Ou plutôt ils ont voulu faire fêter la poésie par la musique, et c'est une intention pleine d'un sens très actuel. Car la poésie qu'on écrit aujourd'hui se veut-elle encore musicale ?

La question se pose peut-être avec plus d'accent dans ces provinces-ci, où le symbolisme français, poésie musicale par excellence, non seulement a connu l'une de ses plus belles floraisons, mais encore a vu sa théorie la plus palpable se professer par Albert Mockel. Le changement de siècle a fait surgir dans la poésie d'autres prestiges. La poésie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle s'était voulue hors de son temps, dès le début du XX<sup>e</sup> la poésie rentre en militante dans le présent le plus avancé et descend dans la rue avec l'unanimité, avec le futurisme, avec le lyrisme anecdotique de Blaise Cendrars. Dans ces révolutions qui vont succéder à la révolution symboliste, que devient la musique pour le poème ?

Il y a un point crucial, une croisée des chemins, un instant dont on peut dire à peu près la date, où deux forces de la poésie française, incarnées en deux grands poètes, se rencontrent en une confrontation dont le choc va déterminer dans cette poésie deux courants qui sont encore discernables — du moins c'est la thèse que je me risque à vous proposer — plus de soixante ans après. Robert Goffin a mis en lumière l'importance historique de cette soirée du printemps de 1912 où, dans l'atelier du peintre Delaunay, Blaise Cendrars fit devant Guillaume Apollinaire la lecture de *Pâques à New York*. On sait qu'Apollinaire devait en

être traumatisé au point que tout son grand poème, *Zones*, porte des empreintes profondes de celui de Cendrars et procède d'une facture toute nouvelle chez lui, l'influence allant jusqu'à faire quasiment calquer certaines formes du poème inspirant. Est-ce qu'après cette conjonction brutale de deux génies poétiques celui des deux en qui l'on peut voir l'élément féminin va se laisser absorber par la nature dominante de l'autre ?

Non ; cette originalité sera sauvée par un don qui est celui d'Apollinaire et qui ne fut pas dévolu à Cendrars ou dont il ne voulut pas, le don du chant. Claudélien parfois, dans l'harmonie du grand verset, du moins durant sa première époque, Cendrars n'a jamais éprouvé aucun goût pour le vers-mélodie ; après le tournant de 1912-1913, marqué par le contact avec Apollinaire, cette inappétence devient hargneuse. « Je n'aime pas Mascagni », écrit-il dans un dédain dont il est clair qu'il veut écraser les violoneux de la poésie ; et sa poésie à lui s'écartera des grandes odes pour se réduire de plus en plus à des fragments impressionnistes. Cependant le poète d'*Alcools*, enrichi merveilleusement de la révélation moderniste qu'il doit à Cendrars, n'en va pas moins s'adonner à sa vocation de chanter, et il y restera fidèle jusque dans ses *Calligrammes*, où le vers chante obstinément alors même qu'il se cache sous l'objet qu'il dessine.

Mesdames, Messieurs, pardonnez ma témérité. C'est la réunion un peu grisante, en cette soirée, de la musique, de la poésie et de l'amitié des poètes qui m'y a induit. Il était certes téméraire de se laisser aller à développer en quelques minutes cette proposition suivant laquelle, depuis une soixantaine d'années, seraient apparues plus visiblement que jamais, dans la poésie française, les deux branches que l'on pourrait rattacher aux deux antiques catégories reconnues par Nietzsche, ces deux lignées étant d'une part celle d'Apollon et d'Apollinaire, Apollinaire le bien nommé par lui-même, et d'autre part celle de Dionysos et de Cendrars. Les deux races ne seraient bien entendu pas plus pures que ne le sont jamais les races ; chaque poète sent toujours en lui quelque fibre de son petit Apollon qui est le dieu de l'ordre par le chant et quelque fibre de son petit Bacchus qui est le dieu du délire, chacun se sait le champ clos de ces deux forces fraternelles et adverses qui s'affrontent depuis le commencement de

la poésie, l'ordre de la lyre et la divagation des bacchantes, l'ordre et l'aventure que nommait pathétiquement Apollinaire encore dans son poème suprême. Ce grand combat, le siècle n'y a-t-il pas assisté, avec, dans un camp, Dada et puis tout au moins un large élément du surréalisme et toute l'invasion iconoclaste et réjouissante et féconde de l'absurde, et dans l'autre les servants du chant apollinien toujours renouvelé par l'invention du thème et de l'harmonie, et dont le grand exemple pourrait être Supervielle ?

Quoi qu'il en soit, de ce combat comme de tout combat le seul triomphe est quand les combattants se comprennent de s'être mesurés, et finalement s'allient et se conjuguent. Et le combat qui nous intéresse est moins la bataille rangée des écoles et des clans que le débat intérieur où le poète, s'il peut y réussir, fera dans son poème la réunion de l'ordre et de l'aventure. Cette réussite fut toujours et chaque fois un miracle ; le miracle en reste abondant et peut-être plus beau de nos jours, après que la poésie a traversé l'épreuve de l'absurde et qu'elle en sort vivifiée. Nos Midis ont toujours pratiqué que le plus sûr hommage à la poésie est de la dire plutôt que de la démontrer. Pour me conformer au rituel, je vous demande de pouvoir finir en vous lisant quelques vers. Ils sont d'un poète que nous avons laissé mourir sans lui donner sa part de gloire. J'ai choisi d'appeler ici Ernest Delève parce que Delève a réussi dans l'éternel renouvellement de la musique des vers, parce qu'il dit une poésie plus neuve dans sa clarté logique que les illogismes les plus habilement triturés, parce qu'il a tiré d'un quotidien qui lui fut très dur les accents que vous allez entendre. Et dans l'œuvre d'Ernest Delève, qu'Edmond Kinds a sauvée de l'oubli en lui consacrant un volume parmi les Poètes d'aujourd'hui, j'ai choisi de vous lire le début de *Ode à l'Odalisque* parce que l'allégeance à la musique s'y déclare déjà par ce titre modulé, et parce que cette déclaration d'allégeance y devient un hymne par l'image que développe tout le poème. La lyre d'Apollon, la voici. Ses cordes divines, ses « cables d'or », ce sont les rais de lumière à travers la persienne dans la chambre où l'amante est nue, et les doigts d'ombre, les doigts d'un humain obscur, font chanter ces cordes de lumière.

*Ode à l'odalisque*

*L'intimité est graduée à traits de feu par la persienne  
Ta nudité flotte vers moi sur l'or de ce radeau  
C'est chez nous que le soleil a tendu son réseau  
On attendait ces câbles d'or pour que l'ancienne  
Mine mît à jour mille et une nuits à l'heure  
Nous admirons le tracé de ce plan de bonheur*

*Doigts d'ombre faites chanter ces cordes de lumière  
Des versets de soleil enluminent la chambre  
Et tout ce que n'a pas su exprimer le poème  
Devient sur toi beauté plus claire*

*La persienne a filtré le paysage immense  
Et même la poussière est devenue or pur  
Nous sommes décidés à garder ce trésor*

*Nous sommes décidés à garder ce trésor. Je propose d'inscrire  
ce vers au fronton des Midis de la Poésie.*



# Chronique

## Séances mensuelles de l'Académie

En ouvrant la séance du 15 janvier 1974, M<sup>me</sup> Émilie Noulet, directeur pour 1973, a cédé la présidence de la séance à M. Albert Ayguesparse, directeur de l'année. M. Ayguesparse a rendu aussitôt un hommage ému à deux membres de l'Académie, récemment décédés : la princesse Bibesco et Fernand Desonay.

M. Charles Bertin a lu ensuite un chapitre d'un roman inédit, *La Chambre de la Tour*. Le texte en est publié dans ce Bulletin.

L'Académie a complété la composition de la Commission consultative du Fonds national et celle de ses jurys pour les prix académiques de 1974.

Au cours de sa séance du 9 février 1974, l'Académie a attribué le prix De Wever (1973) au livre de M. Jean Terrasse, *Le Mal du siècle et l'ordre immuable*.

Elle a choisi les sujets de ses Concours futurs. Pour 1976, la section de littérature demande « un essai sur la vie et l'œuvre de Jean de Bosschère » ; la section de philologie demande « une étude sur Verhaeren critique d'art ». Pour 1977, la section de philologie demande « une étude sur les particularités de style chez André Baillon » ; la section de littérature demande « une étude sur Louis de Gonzague Frick dans ses rapports littéraires avec la Belgique ».

Lors de sa séance du 9 mars 1974, l'Académie a élu M. Jean Tordeur au siège laissé vacant par le décès de Roger Bodart.

Elle a entendu une communication de Mgr Charles Moeller : *Simone de Beauvoir et la situation de la femme*.

L'Académie, sur proposition de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature, a attribué des subventions pour l'aide à l'édition de divers manuscrits.

\* \* \*

**Divers**

M. Roland Mortier a occupé la tribune des Midis de la Poésie, le 19 février. Il y a évoqué « La Poétique des Ruines au XVI<sup>e</sup> siècle, notamment avec du Bellay, Grevin et Montaigne ».

\* \* \*

Le 26 janvier 1974, une amicale manifestation d'hommage a eu lieu à la Maison haute à l'initiative de l'administration communale de Watermael-Boitsfort en l'honneur de M. Lucien Christophe. Y ont pris la parole notamment MM. Joseph Hanse et Georges Sion. Les membres de l'Académie étaient nombreux à entourer un confrère à qui les lie une fidèle amitié.

\* \* \*

L'Académie Goncourt, souhaitant incarner par sa composition les dimensions de la francité, a élu un membre africain, M. Léopold Sedar Senghor ; un membre suisse, M. Jean Starobinski ; un membre canadien, M. Roger Lemelin. Elle a élu comme membre belge M. Georges Sion.

\* \* \*

Une erreur s'est glissée dans notre Bulletin précédent (1973, tome 3-4). La note sur le décès de Fernand Desonay était écrite par M<sup>me</sup> Émilie Noulet et non par M. Roland Mortier, La note sur Princesse Bibesco était de M. Carlo Bronne.

## OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 . . . . . 150 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 . . . . . 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 . . . . . 400,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 . . . . . 200,—
- ACTES du *Colloque Baudelaire*, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 . . . . . 250,—

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 . . . . . 300,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 . . . . . 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 . . . . . 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.  
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 . . . . . 200,—  
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 . . . . . 300,—  
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUGER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 . . . . . 300,—  
Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972 . . . . . 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. 1 br. in-8° de 36 p. — 1968 . . . . . 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol 14 × 20 de 208 p. — 1942 . . . . . 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. . . . . 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 . . . . . 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 . . . . . 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 . . . . . 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 . . . . . 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 . . . . . 250,—

- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique.* I vol. in-8° de 423 p. — 1931 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). II. Vers un Romantisme national.* I vol. in-8° de 546 p. — 1948 . . . . . 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594).* I vol. in-8° de 116 p. — 1959 . . . . . 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps.* I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 . . . . . 200,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.* I vol. in-8° de 270 p. — 1955 . . . . . 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren.* I vol. in-8° de 156 p. — 1958 . . . . . 200,—
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites).* I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 100,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis.* I vol. in-8° de 184 p. — 1952 . . . . . 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux.* I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 . . . . . 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer.* I vol. in-8° de 468 p. — 1957 . . . . . 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue.* Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.* I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.* I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.* I vol. in-8° de 415 p. — 1959. 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée.* Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 . . . . . 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique.* I vol. in-8° de 169 p. — 1938. 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle.* I vol. in-8° de 221 p. — 1963 . . . . . 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal ».* I vol. in-8° de 159 p. — 1923 . . . . . 220,—
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).* I vol. in-8° de 115 p. — 1956. . . . . 160,—

- Galerie des Portraits*. Recueil des notices publiées de 1928 à 1972 sur les membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de ± 480 p. — 1972. par vol. . . . . . 400,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 . . . . . 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 . . . . . 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 . . . . . 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 . . . . . 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 . . . . . 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 . . . . . 300,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 . . . . . 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 . . . . . 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *« Les Chimères » de Nerval*. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte . . . . . 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup>* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 . . . . . 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 . . . . . 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 . . . . . 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 . . . . . 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoit Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 . . . . . 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 . . . . . 650,—

- LECOQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. . . . . 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 . . . . . 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 . . . . . 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 . . . . . 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 . . . 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 . . . . . 320,—
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 . 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 . . . . . 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 . . . . . 150,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 . . . . . 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 . . . . . 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 . . . . . 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 . . . . . 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . 280,—

- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 . . . . . 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . . . . 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 . . . . . 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. . . . . 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 . . . . . 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 . . . . . 180,—
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966 . . . . . 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937 . . . . . 250,—
- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970 . . . . . 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943 . . . . . 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 . . . . . 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. 1 vol. in-8° de 339 p. — 1930 . . . . . 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier*. 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 . . . . . 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 . . . . . 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935 . . . . . 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8 de 296 p. 1965 . . . . . 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 . . . . . 280,—



---

VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8 de 285 p. — 1960.	350,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961 . . . . .	95,—
WARNANT LÉON. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949 . . . . .	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 . . . . .	250,—

## VIENT DE PARAÎTRE

<i>Pour le Centenaire de Colette</i> , textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard.	80,—
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.*

*Le présent tarif annule les précédents.*